

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*LENTEMENT DOUCEMENT LES JOURS EN ALLÉS DE NOTRE FUREUR*

SUIVI DE

*ATELIER DE CONFECTION FAIT MAIN*

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ISABELLE GRANDJEAN

AVRIL 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à Martine ma directrice pour sa direction attentionnée et son humanité.

Merci à ma mère de m'avoir privée d'autant d'amour et de liberté pendant toute mon enfance forçant ainsi la très archaïque question de la création de soi.

Merci à mes amis, Max, Florence, Marie-Hélène, Réal, Katy pour tout.

Merci enfin Benoit pour cette étincelle dans tes yeux soutenant mon regard.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	iv
LENTEMENT DOUCEMENT LES JOURS EN ALLÉS DE NOTRE FUREUR .....	1
ATELIER DE CONFECTION FAIT MAIN .....	59
LA COUTURIÈRE .....	61
COUDRE.....	72
DÉCOUDRE .....	79
RECOUDRE .....	83
LA COSTUMIÈRE.....	88
BIBLIOGRAPHIE.....	91

## RÉSUMÉ

Ce mémoire en création est constitué de deux parties.

Dans la première partie, le volet création prend d'abord la forme d'un récit d'une cinquantaine de pages, composé de deux voix : d'abord une voix de l'enfance; ensuite, en alternance avec la première, une voix seconde de l'expérience. La voix première vise à ouvrir le présent. La voix seconde s'emploie à reconstruire l'histoire de l'auteure, le sujet, elle-même internée durant son enfance sur l'initiative de sa mère. Y progresse la vie intime d'une fillette devenant femme. Les deux instances – la première et la deuxième voix - disent « je » dans des moments et des perspectives d'énonciation différents. Dans le croisement des instances s'opère ainsi, progressivement, la constitution en sujet de la jeune femme et la construction de l'adresse : par la transcription du souvenir, le sujet retrouve dans son histoire la possibilité du présent comme actualité de son être; L'articulation de ces deux moments d'énonciation est l'un des principaux enjeux du mémoire. L'adresse, non résolue, constitue le motif central de la forme du récit.

Le volet réflexif *Atelier de confection fait main*, en seconde partie, est un essai composé d'une suite de fragments dont la structure s'appuie sur l'intitulé d'une installation de Louise Bourgeois, *I Do, I Undo, and I Redo* qui se veut une posture d'écrivain : coudre, découdre et recoudre. Partant du profil de la couturière, les aspects réflexifs de l'acte créateur s'échafaudent en de courts fragments qui se recourent, se répondent et, à mesure, s'assemblent en un tout. Cette réflexion est développée à partir des questions soulevées par l'écriture de *Lentement doucement les jours en allés de notre fureur* : l'origine du désir d'écrire, les apprentissages qu'impliquent le travail d'écrire sur soi, les liens du processus créateur avec ceux de l'ouvrage, en particulier la couture, la création littéraire en tant que jeu avec le réel par un mécanisme d'assemblage, en fait une représentation que l'expérience de lecture actualise. Appelé par le jeu du faire, défaire et refaire, l'écrivain aménage un espace spectaculaire afin de pouvoir évoquer les absents, ce qui peine à s'exprimer. En s'appuyant sur l'œuvre de Louise Bourgeois qui définit le rapport à la création comme la toile tissée des traumatismes de l'enfance, le rapport à la création y est abordé à travers les notions de réel, de douleur, de réparation, de figuration et de création de soi. Cet essai tente de démontrer comment, grâce à une corporalité du texte qui permet de signifier la parole comme étant l'ensemble des pans d'un vêtement, le texte une fois assemblé arrive à ouvrir un espace scénique où l'œuvre est vécue non comme un fil à dérouler, mais comme une véritable présence, un personnage à vêtir, dévêtir et revêtir.

Mots clés : création, enfermement, douleur, ouvrage, Louise Bourgeois, couture, costume.

**LENTEMENT DOUCEMENT LES JOURS EN ALLÉS DE NOTRE FUREUR**



Le vingt-neuf décembre mil neuf cent cinquante et un, quinze heures, est née, 13 bis rue de Valenciennes, à Paris, la fille de Jean Marcel CLAUDE, dit Georges, et de Marie-Joëlle Marie-Clémentine CLAUDE, dite Marie-Joëlle, épouse de Jean Marcel CLAUDE, dit Georges, domiciliés ensemble à Paris, quatorzième arrondissement, le sept mars mil neuf cent cinquante et un, à Paris, quatorzième arrondissement, sous le nom de Michelle Claudine AUGER.

...sson ( ... cinq, employé de Flandre ... pour cent soixante ... déclaration du père, ... acte a signé avec nous ... à la mairie du quatorzième arrondissement de Paris, le ... officier de l'état civil par ...



1974 Dispensée de joie

REPRISE. Rien n'est entier, ni moi. Des bouts, des morceaux, des pans de moi vivent là, face à moi, logent en vous, en toi qui me lit, me relie. M'en saisir, retenir des bribes, mélanger, malaxer ces matériaux de la vie qui se joue ici. Gâcher depuis le théâtre intérieur. Gâcher, fabriquer un ciment morceau après morceau.

Jacquard alvéolé. Au sortir de la guerre, pour gagner sa vie un homme se déguise en hindou. Une femme fait danser les plis de sa robe rose. Elle entaille minutieusement le duplicata d'un dossier médical. Une adolescente apprivoise les brides qui l'enserrent. Elle se dandine sur deux pattes et grogne aux blouses blanches. Cette femme va mourir, là.

Ce dont j'aimerais vous parler, là, dans l'instant, c'est de ce morceau de tissus. Parfois, je sens qu'il y a des trous. Des trous si grands, tellement profonds qu'aucune encre, ni aucun dossier médical ne pourrait les rapiécer. Enfin, je crois.

Se maintenir entre deux pièces, écrivant. D'un côté, il y a la réalité de tous ces mondes imaginables ; et de l'autre, il y a la vie cahotante du dehors et sa minutie exaspérante.

St-Viateur. Je marche le long de la rue bleutée. J'ai peur soudain de me perdre. Trop de vacarme, d'agitation. C'est terrible, de perdre le fil. Et puis, tout d'un coup, j'ai cru l'entendre. L'entendre lui, t'entendre toi, toi qui me lis. Peut-être. Le calme pourrait-il revenir? Pourtant, c'est en charpie que je me sens. En loque exactement.

La lune s'écrase dans la rue pâle et je m'épuise comme un chien au bout d'une laisse.

Cette histoire est vraie. Elle n'est pas de moi.



25 JANVIER

*Je voulais pas faire de mal à Albert. T'imagines même pas tout ce que j'ai pu endurer. Je sais pas pourquoi j'ai fait ça. Tout ce que je peux dire c'est que je me suis jamais sentie absolument normale. Toute seule dans la piaule je pleurais, « Pourquoi moi, pourquoi moi? » Je sais aussi que papa ne pourrait jamais pardonner mon geste. Petite c'était inimaginable et je vois bien que tout se rediffuse en boucle. Quand il fallait se lever pour aller au réfectoire on nous demandait ce qu'on avait rêvé pendant la nuit, je devais toujours inventer des trucs. Je devais toujours faire attention à ne pas me recouper. C'était tellement épuisant de vivre comme ça. Tout ce que je voulais, c'est être normale ou au moins avoir l'air normal devant mes camarades mais ils savaient quand même. J'aimerais juste dire à Albert que je suis désolée.*

ICdG N° H-320

# 'LES OISEAUX'

83110 SANARY s MER — Téléphone : (94) 74.11.05

## FICHE D'ADMISSION

SOULIGNER LE SERVICE DONT RELEVE LE MALADE ET ETABLIR SA PRISE EN CHARGE EN CONSEQUENCE :

- CENTRE HELIO-MARIN
  - MAISON MEDICALE A CARACTERE SANITAIRE SPECIALISEE
- Agréée par : SECURITE SOCIALE - AIDE MEDICALE - S.N.C.F. - E.D.F.  
et toutes les MUTUELLES

### I. — RENSEIGNEMENTS DIVERS

NOM et PRENOM Claude Isabelle SEXE : Féminin  
 DATE et LIEU de NAISSANCE : 29/12/61 Paris 14<sup>ème</sup>  
 DOMICILE : 36 rue de Danemark Paris 14<sup>ème</sup>  
 CAISSE de S.S. : Ceuta N° 135 ADRESSE : Palaiseau  
 NOM de l'ASSURE : CLAUDE Méhile N° Mle F35040314/0  
 ECOLE FREQUENTEE : École St Marie La Madeleine NIVEAU : 2<sup>nde</sup> A<sub>1</sub>

### II. — RENSEIGNEMENTS MEDICAUX

#### 1. — D'Ordre général :

Antécédents Familiaux Père : décédé (grand cancer) Mère : Beune resté

Frères : / Sœurs : /

Antécédents Personnels : /

Maladies Infectieuses : /

Interventions Chirurgicales : /

Vaccinations : VARIOLE - TETRACOO - B.C.G. - REVACCINATION - CUTI-REACTION (Date et résultat)

19/02/63 7/02/65 15/02/66 11/02/67

Etat Général : B7 Poids : 47 Taille : 157,5

Appareil Respiratoire : RAE Appareil Loco-moteur : /

Appareil Cardio-Vasculaire : RAE Glande Endocrine : /

Appareil Digestif : RAE Examen Hématologique : /

Appareil Urinaire : RAE Sucre : / Albumine : /

Système Nerveux : RAE Etat Psychique : Neu

KINESITHERAPIE : /

ORTHOPHONIE :  NON — PSYCHOTHERAPIE en cours :  NON

Va savoir. C'était le jour qui capitulait. Je décidais d'écrire en apnée. Comme ça, d'une seule traite. Au bistro du coin, là-bas, des embrassades. À l'*Open-de-mes-jours* on y entre, on en sort. On pourrait croire une ruche.

Transhumances fractales, vertige de l'infini, fragments de la mémoire en boucle récursive, chaotique. Souvenirs qui remontent par trouées, cautériser les balafres.

Tous ces fils dont j'ai seule le pouvoir de rupture ou de tissage.

J'ÉCRIS D'ICI et ce n'est pas l'Europe. Jadis, naguère, j'en étais de cet outre-mer. Partout où que j'aïlle, je fais le guet, la truffe au vent.

Je crois que je t'écris.

C'est parfaitement idiot, je sais, mais il faudrait une sacrée bonne dose d'imagination pour que tu sonnes à la porte.

Enfin, plutôt, j'ai de vraies bonnes raisons de laisser courir les mots pour écrire ma vie d'ici. Une vie faite de détails, au jour le jour. Écrire pour rien. Mais non, pas pour rien. Te dire, papa, que tout va bien, que mon garçon est beau, qu'il est quelqu'un, n'importe quoi. Non, pas n'importe quoi.

Effiloche la trame, éparpiller, disperser l'entier qui se tisse. Ramasser tout, ramasser les miettes, se mettre hors de soi. Rectangle après rectangle, malaxer la pâte des mots. Parce qu'on ne sait rien. Jamais. Et que c'est ça, justement, qui rassure.

Alors, je recule et j'écris.

Au bout des doigts, des yeux.

Le limon dépose de l'encre. Ne pas s'amarrer. Ne pas s'arrêter.

JE ME SUIS DIT que je pouvais écrire comme on taille un vêtement, comme lorsqu'on est assis en face de quelqu'un qu'il faut vêtir... un habit, une apparence, une certaine décence... écrire, rechercher le tissu vivant, deux manches, deux jambes et un torse. Si le bâti, les mains, la matière tremblent, c'est qu'il y a la vie dessous. Un ourlet, une piqûre, un nouage, un mot à l'envers, une phrase à l'endroit, une reprise, un ravaudage et alors tout serait possible de nouveau.

Ce que disent les mots, à la surface, avec leur motif et leur relief, je m'en contrefiche. C'est ce qu'il y a dessous, le patron des mots, ce que le tissu veut bien former, et qui se forme à travers lui.

Exposée, dehors, à la vie vivante, je me suis engagée à tenir cette écriture dans un mouvement vers l'outre-soi, vers un homme qui est au-delà, moi qui m'en suis sortie.

Des choses me parlent, alors je leur réponds. J'écris. Je t'écris.

SANARY, LES HÉMATOMES DU TISSU MÉMORIEL. J'écris. Je.  
Déplumée, les bras bleuis de piqures. Les veines en  
lambeaux. Les poignets cernés, rougeâtres. Moi dans la  
reprise, je t'écris. Je, la guenille écris à toi, tu le chiffon, toi,  
qui m'enchevêtre en une fabuleuse pelisse.

Qui est-on quand on est en charpie? Qui peut-on aimer?

Attirés par le goût âpre de la viande, les clebs s'ameutent la  
gueule en l'air. Il n'y a point de suture qui tienne.

L'ACCROC. TU LE VOIS? Bien sûr que tu le vois. Le trou. L'échancrure immense et permanente. S'est effilochée, s'est étendue, le corps, l'âme, tout. Elle s'ouvre en hurlant. L'échancrure immense et permanente, comme un nid de vermine, dedans qui te vide, qui lancine à l'oreille « t'es mauvaise, t'es bonne à rien, t'es pas normale, tu seras jamais bonne à rien », qui te serine « t'es folle, y'a rien à faire avec toi, tu files pas droit, t'es pas possible ». L'échancrure immense et permanente qui veut te réduire en miette en te hurlant : « Ah si seulement t'avais été un garçon, essaie pas de changer, t'y arriveras jamais, t'es une sale mioche, c'est fait, c'est fait, maintenant t'es là, c'est recta, plié pas repassé, ton histoire est cousue de fils blancs, personne pour te croire, tu peux pas, tu peux pas être normale ». L'échancrure immense et permanente qui te fait croire que c'est foutu, qu'y a pas d'acquittement, pas de pardon. Pas de répit. Pas d'oubli. Et tu l'acceptes. Tu le laisses s'entailler davantage.



SAMEDI. Laisser la vie de détails donner le tempo pour respirer une idée d'éternité.

- Faire semblant de faire mes comptes;
- Courir à la poste pour la lettre à l'ami;
- Aller chercher le manteau chez le nettoyeur;
- Acheter du pain, du lait;
- Passer à la bibli' pour « Féerie pour une autre fois »;
- Vider l'armoire de son été, placer les malles dans le cagibi extérieur. Hiver, ouais!;
- Trier les petits bouts d'écriture épars, les rabouter, ramasser ce qui dépasse surtout.

Dans le réglementé d'une liste, je dépiaute un peu de ce sens qui me manque tant. Tout est tellement décousu. Souvent, je m'imagine loger de motel en motel, n'exister que dans la transition des lieux. Je m'imagine avec de grosses malles, deux paniers pour mes chats et mes cahiers à bleuir, une vie convertible à répétition. Une de ces vies où je ne ferais que fuir. Une vie pour mettre à mort l'habitude. L'Habitude, cette habile intermittente loge au quotidien pour le rendre habitable.

Briser l'Habitude, tisser point par point au dérisoire. Être bien certaine de rompre les jalons. Dans le flou des

aéroports, la pénombre d'un comptoir et l'anonyme des allées du Mont-Royal. Dans l'absence de lieu où se poser, n'être jamais qu'en transit. Peut-être. Je sais bien que ce n'est qu'une certaine idée de ma vie.

Dans ce fac-similé du « je » tu me déduis, me décales, m'images. Pourtant, il y a l'ordinaire, le détail, hors ces folios remmaillés. Il y a le bruit de mes pas gambadés l'été, le craquement en chuchotis des feuilles foulées de l'automne, un air fredonné, étouffé dans la ouate neigeuse d'une tempête.

Plaisirs d'hiver. Sortir au plus blanc de la nuit, marcher sous les flocons frivoles et sourire par en dedans. Il y a aussi quelque chose qui tient de mon effroyable bonheur de vivre dans le bleu pétant des yeux de Jean-Laurent. Toutes ces choses qu'aucun pli ne pourra jamais vraiment saisir. Je ne me fais pas de cinéma. Je fuis de partout. Pourtant, c'est curieux, mais c'est ici, dans ce bleu ligné, que je vis intensément. Je t'invoque. Je te convoque, toi le sans adresse. C'est le projet que j'ai, écrivant.

Alors, ce ne serait pas que des mots.

J'ÉTAIS PRESQUE PLUS minote. Je me rappelle bien. C'était du temps où mes petites camarades m'avaient élue déléguée de classe. Moi, les estrades ça me galvanise, quand il faut monter dessus et défendre sa liberté. Mordicus.

Un jour, comme ça, une drôlette se radine en classe. Elle avait gardé son gros bonnet d'hiver sur le cassis. Cours de latin. La sœur en avant, ni une, ni deux, Vling!, elle te la punit, la camarade. Et puis copieux, comme pas permis. Ça profite de ce qu'on est docile, dans la gent religieuse...

Alors, moi là... toute déléguée que je suis. Je monte le coup. Et vas-y que je m'époumone sur l'estrade de notre petit racoin d'étude. On va leur faire voir, à ces embonnetées du Saint-Frusquin, qu'on n'est pas des mollassottes, qu'on a de la tenue dans l'amitié. Qu'on s'tient les coudes et tout le reste, même.

Le lendemain une file silencieuse d'élèves parfaitement sages se tient soigneusement rangées comme des oignons. Un seul détail, cependant : Elles portent toutes de gros bonnets d'hiver, lunettes de ski pour faire le pendant.

Nous sommes rentrées sans faire aucun bruit, en levant les pattes à la manière des skas. Avec nos gros bonnets, nos

lunettes de ski, on s'est assises, dans un calme majestueux et serein. Toute une Olympe!

Alors, moi la preum's, j'ai démarré. Sans l'ouvrir, stoïque, je fais Mmmm Mmmm... Tu sais... sur l'air d'« Ami entends-tu... ». Partisane et pas qu'un peu.

Ma voisine : Mmmm... Mmmm. L'amitié, ça entend tout. Puis la rangée flambe, mais alors tout doux. On n'ouvrait pas les lamelles d'un iota. On ne pouvait attraper personne vraiment. Puis toutes les rangées. Vling! Toute la classe était dans le partisan. Ah! c'était beau d'y être! La bigornette, elle en perdait son latin.

Les autres poursuivaient. Je me suis levée, tranquille et droite. «Levez la punition ou bien c'est toute la cambuse au complet qui nous suit ».

Deux secondes, pour qu'elle se rende bien compte du mur devant lequel elle tentait de faire campement.

- D'accord aucune punition, mais arrêtez-moi cette indignité.

J'ai pas moufeté. Sur le côté, un clin d'œil à l'assemblée. Les bonnets sont tombés d'un coup, d'un seul. Les lunettes rangées. Toute la petite classe s'est remise à l'ouvrage.

DANS LES CHENILS, si les chiens le pouvaient, ils creuseraient leurs plus profondes fossettes au moment de recevoir leurs éventuels adoptants.

Mais plutôt, ils aboient la gueule de guingois. Ils voudraient creuser un sourire. J'aboie doucement de mes phalanges, penchée sur le blanc à dire.

ENCHANTEMENT. La mémoire me floue. Je sommeillais si doucement qu'on ne distinguait pas la dernière fois : j'ai des Roudoudous pour toi. Là, je remue les mélancolies entassées un peu partout autour. Pas fermer les yeux sans quoi je m'oublie et les pensées aussi. Rester ici tout le temps. Inventer des rubans de mots mongols. Je m'avance près de ton oreille. L'heure se tait. J'oublie. Il n'y a plus de date. Rien. Je touche tout ce que je peux.

Je crois aux enchantements des Hespérides.

## MAISON SANITAIRE

### 1- EXT. JOUR – SALLE DE CONSULTATIONS PSYCHIATRIQUES

Isabelle (14 ans) une tuque sur la tête, de larges lunettes de vue sur le visage, est assise sur une civière en arrière d'un rideau. Le regard droit devant elle, Isabelle joue du mélodica, assise, jambes pendantes, près d'elle, un ours en peluche éventré et un dossier au nom d'Isabelle CLAUDE, dit GRANDJEAN.

Élodie (17 ans), son sac à main sur l'épaule, s'avance en direction de la fenêtre ouverte sur le vide en bredouillant des hoquets de pleurs. Son regard est hagard et ses propos insensés. Le mascara lui a roulé sur les joues. Élodie marmonne à répétition, confuse et intérieure, des demi-phrases incohérentes pratiquement inaudibles (« Qu'est-ce que j'fais là... Qu'est-ce que j'fais là... »). Elle ne remarque pas vraiment ce qui l'entoure.

L'ours en peluche éventré tout contre elle, Isabelle joue tandis que son regard se promène sur la salle. Au-dessus et autour d'elle, en toile, un rideau de séparation déchiré. Complètement dans sa bulle, Isabelle ne prête pas attention au bruit des lamentations d'Élodie.

Tandis qu'Élodie poursuit dans la même direction avec difficulté, son sac lui tombe de l'épaule. Élodie continue son périple vers la fenêtre avec confusion, en automate. Les gémissements d'Élodie sont étouffés, comme en sourdine.

Soudain retentit distinctement un cellulaire. Isabelle se redresse en sursaut.

Un pleur rauque et très puissant déchire la scène avec effroi. Isabelle regarde par la déchirure, voit Élodie, voit le sac d'où provient la sonnerie.

Personne ne répond.

La sonnerie cesse.

Isabelle écarquille les yeux. Pleurs rauques et incompréhensibles d'Élodie qui est entrée dans une sorte de litanie du désespoir.

L'infirmière arrive auprès d'Élodie, l'empoigne avec force, la ramène sans ménagement sur sa civière, puis lentement présente un crayon devant son visage.

INFIRMIERE

(SUR UN TON PROFESSIONNEL DETACHE)

Suivez-le des yeux.

Très bien.

Mademoiselle Sanson laissez-vous complètement molle.

Mademoiselle Sanson, pouvez-vous me dire quel jour sommes-nous?

ELODIE

1974

INFIRMIERE

(OBSERVANT SA PATIENTE)

Non Mademoiselle Sanson nous avons dépassé l'an 2000!

L'infirmière palpe les ganglions d'Élodie.

Ca va vous chatouiller je vous préviens

À quel endroit sommes-nous Mademoiselle Sanson?



ÉLODIE

Je veux sortir.

INFIRMIERE

Pas aujourd'hui Mademoiselle Sanson. C'est pas  
une bonne idée.

Voyez-vous des choses bizarres?

ÉLODIE

Non.

INFIRMIERE

Parce qu'hier on vous a admise, vous aviez vu  
des personnages qui n'existaient pas.

ÉLODIE

Ben là moi, j'ai pas le temps de m'occuper des  
épingles, là!

Élodie bondit hors de la civière.

ÉLODIE

(DANS UN CRI RAUQUE FONÇANT VERS LA PORTE  
VITRÉE)

Aboudada barbette!!

REPRISE ENCORE. MARDI. IL NEIGE DEHORS. J'explore où je me trouve quand tu me lis, au-delà des frontières de mon existence, du temps. Ces mots, ces effilochures de moi, sont sans bords. Il faudrait que je me rapièce par les yeux qui les liront.

AUJOURD'HUI, C'EST ÉCRIT. Je suis la prunelle de ses yeux.  
C'est inamovible, ça.

Je crois que, peut-être, je parviendrais à dire à partir d'ici, dans les filaments effractés de l'existence. Oui, peut-être. Il y a dans l'incertain du quotidien quelqu'un de dévasté, un noyé peut-être, qui voudrait bien me parler. Des mots. Ils tendent leurs bras faméliques et désespérés, me font comme des sémaphores. Il faudrait que je comprenne finalement. Peine perdue. Je n'écrirai jamais. Le talent demeure pour toujours sur la grève archaïque.

Comme ce père parti trop tôt. Il ne reviendra jamais. Peine perdue.

Papa, tu ne sauras jamais jamais. C'est inépuisable ça, papa. La vois-tu, cette aorte ouverte sur toi, qui s'offre à toi? La vois-tu cette petite fille aux fossettes comme des gouffres à bonheur oublié? Dis, me vois-tu dans mon élan à te dire l'inénarrable? Je suis ta nécessiteuse, ton obligée, merci mon doux. Et me voici, là, sur la trame vélin félin, à ta merci. Je me saigne à blanc Vélin pour te dire ce que tu n'auras jamais pu saisir de moi. Et tu peux bien hausser les épaules. Là, derrière une virgule, je te vois comme tu n'as jamais été, n'as jamais pu être. Toi sans ton crayon, soldat désarmé par l'immonde bête brune désarmante. Les mêmes fossettes, le même abîme où je me reconnais force ou ment. Mon sang est ton sang et tu es mon amour sans yeux. Tu es mon bel absent, adresse inexorable, exode sans fin dans le fil retors du texte, exil incessant. \_\_\_\_\_\* Se fuit-on soi même?

Abîme d'aorte qui se vide. C'est terrible ça, l'impuissance à s'adresser. Fuir ce qui se lit. Ne se dévoilera jamais. Plus jamais. Je suis dans de sales draps. La guerre t'aura retenu au fond d'un camion en aluminium. La guerre, sale putain acharnée à te tenir confinée dans le grenier de Prunet. Te cacher, former la nuit autour de toi. Quand ce n'était pas tes parents, camelots-bateleurs qui t'emmenaient dans le petit bus minable et beau vers les marchés de Bassou. Voyage au bout d'une noirceur pour la honte d'en être. Pacifiste. La guerre, bête immonde qui t'effrayait au point de te faire renoncer à cette vie terreuse, puisque tu renonçais en même temps à l'écriture. Abandon. Tu m'as abandonnée. Pourquoi, pourquoi t'es-tu engouffré sur les routes berrichonnes sans ton crayon? Je suis la prunelle de tes yeux. Tu me l'avais dit naguère. Tu me le répétais en douce litanie.

Mais que faisais-tu sur ces routes cahotantes d'inespoir, tapi, caché, fuyant la bête brune tandis que j'étais déjà une étincelle d'amour dans tes beaux yeux doux? Tu me nourrissais déjà, Johannes Yahvé Adonaï! Jusqu'à ce que tu dévales, quatre à quatre les marches du métro Denfert-Rochereau. Tu t'es même cassé les côtes pour de vrai, mon inoubliable amour, à la rencontre de ta dulcinée nouvellement née. Nouvelle du jour d'hiver. C'était décembre et c'était l'amour qui nous verrait. Et je venais à toi, toi sans ton crayon. Tu as perdu ton crayon dans les immondices brunes casquées d'Allemagne. La guerre, mon amour, fait encore rage ici et tu ne le sais pas. Mais si on te l'avait dit, tu aurais bien compris que Prunelle-de-tes-yeux n'aurait pas laissé ça là. Papa, écoute-moi bien, la bête immonde est revenue plus brune que jamais.

J'ai trouvé ton crayon papa. C'est ça que je devais te dire. Ce qu'il faut que je te dise. Tu le savais, tu le sentais bien n'est-ce pas, qu'un jour le crayon sortirait d'entrailles endormies comme d'un buisson ardent. C'est ça l'amour. On sait bien que son crayon n'est pas perdu pour de vrai.

10/8

8

Monsieur le Docteur SCHWARTZ

Mon Cher Confrère,

Voici quelques nouvelles de la jeune Isabelle CLAUDE, dont le séjour dans notre Etablissement s'est terminé par une fugue.

Dans ces conditions bien sûr nous ne pouvons la reprendre.

Il est à noter que nous avons progressivement stoppé le Neuleptil, <sup>Il semble</sup> sans qu'Isabelle s'en soit trouvée beaucoup mieux. En tout cas c'est ce qu'elle affirmait et elle est partie sans traitement aucun.

En ce qui concerne son état général, Isabelle est passée de 47,800 Kg et 158 cm à 51,800 Kg pour 159,5 cm.

Nous restons à votre entière disposition pour tout renseignement complémentaire et vous prions d'agréer, Mon Cher Confrère, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

Dr. BROUDEUR

JEUDI. Rien que le mouvement, la cadence, rien que ça. Fracasser le texte, rompre avec le langage coutumier et prendre la mélodie, rien qu'elle.

Je ne sais pas, une déchirure ou quelque chose de cet ordre. Une fêlure qui m'éloigne et me repousse, quoi qu'il advienne, qui que ce soit. Une distance toujours, quelque chose qui me donne la place de l'autre, de l'étranger, du différent.

Que la pluie lave la ville énorme. Que le vent balaye les foules du boulevard Saint-Laurent. Que le froid dénude les arbres du Mont-Royal.

Un regard ouvert au monde, mais qui s'omet, à couvert dans la foule des voix entrelacées. Toute ma vie peut-être, dans ces duplicatas saisonniers. M'enfoncer dans les mois d'automne pour être sûre de remonter l'hiver, en attendant la cinquième saison.

LA VIE VIVANTE N'EST QU'UN PRÉTEXTE aux rencontres, aux liens. Et pour eux, les liens, je veux souffler sur la braise, sous le métier des mots, raviver les escarbilles sous la cendre. Madeleine dans mon café, la braise. Je devais avoir dans les huit ans. J'étais chez les bonnes sœurs à Palaiseau en Cours Moyen première année. Comme à toutes les fins d'année, c'était la kermesse. Une fête à grands flonflons toute en joie, en musique de stands de pêche et en couleurs. Le clou de la fête, c'était le moment de la remise des prix.

- À Jojo Tartiflette, le Prix de Bonne Conduite, à Mimi LaFramboise, l'Accessit de la composition...

Non, non, j'ai jamais rien ramassé ici. Attends, attends que je te dise un peu, le prix qu'elles m'ont dégotté, les soeurette du Saint-Guignol!... Attache ta tuque avec d'la broche, comme on dit chez nous!

Tandis que les flonflons flonflonnaient, que toutes les poires se fendaient large à s'en péter le cassis, la voix dans le haut-parleur s'est levée au-dessus de tout le bazar avec un petit rien de solennel.

- Chers parents, chers enfants...!

C'est là que la grande saucisse de Cathy a fait rouler son tambour. Y'avait Yvette aussi, la zézayeuse, qui s'en est

donné à cœur joie dans la cymbale. Schbing! Schbing! et Bong! Avec ça, tout notre suspens était suspendu, accroché!

Alors l'encornettée, droite dans sa bure, reprend :

- Cette année, nous décernons un tout nouveau prix. Ce prix évoque un trait de caractère particulier à l'une de nos élèves.

Rebelote le tambour. Rebelote les cymbales, et nous, toutes mirettes écarquillées, on en était baba.

- Aujourd'hui nous remettons le prix de...

- ...de ... *Feu sous la cendre* à Mademoiselle Isabelle Claude dit Grandjean, 8 ans, en CM1, chez Sœur Lucette.

Arrivée en plein trimestre, j'avais donné beaucoup de fil à retordre à tout le monde. Dès que j'en avais l'occasion, je filais en douce, hors de la classe. J'allais me planquer dans les racoins de l'école. Je me faisais la converse. Quand j'y repense aujourd'hui, je crois bien qu'alors j'écrivais dans ma tête.

La classe, moi, ça me bourrait le mou. J'ai jamais pu vraiment négocier avec l'injonction d'autorité sur le savoir. Et puis, j'avais tout le temps des fourmis dans les guiboles.

Mère Supérieure venait me cueillir en pleine parlote intérieure et me ramenait par les oreilles en classe.

Un jour est arrivé un drôle de même. Dominique. Triste, mais d'un triste, comme pas possible. Il avait dû se faire couler une de ces chapes de chagrin sur le paletot!...



Dominique se tenait toujours tout seul, sans jamais piper un mot. De le voir comme ça, ça m'a remuée tout en dedans des tripes. Sa détresse me rentrait dedans. Je ne pouvais pas ne rien faire. Pas dans mes habitudes, ça. Alors à la récré, je me suis approchée tout doucement. Au début, j'en sortais pas une, moi non plus. Je me tenais pas loin. Quand je pouvais, je lui lâchais juste un p'tit sourire pas effronté du tout. Les mots ont fini par lui venir, par gros paquets même. Comme des hoquets qu'on ne peut empêcher. Lui et sa mère avaient fui la Tchécoslovaquie. Le pater, ils ne savaient plus où il était. Envolé, plus de nouvelles. Lui, le marmot, la seule chose qu'il voyait, c'est qu'il était perdu. Il se trouvait moche aussi. Je crois qu'il se tombait raide sur la tomate, qu'il croyait que tout était de sa faute. Il se croyait moche, alors du coup, il l'était. Mais la mocheté, quand elle se laisse apprivoiser, ce qu'elle peut faire beau!...

C'est là que j'ai pris une décision : À Noël, lui et sa mère viendront à la maison et ce sera chouette! Te dire, si ça été un putain de beau Noël!... Un de mes plus beaux, je t'assure.

Un peu après, la tuile pour sa mère. Dépression. Hôpital et tout un patacasse pas réjouissant. Alors là, j'ai fait fissa pour aller voir la Mère Supérieure. Je voulais qu'on l'adopte, moi, le minot.

Évidemment, ça n'a pas marché. Je rêvais en couleur. Mais le temps que sa maman reprenne du poil de la bête, les sœurs ont libéré une chambre. Du coup, au mouflet, ça lui a fait une sacrée famille. On venait tout le temps lui faire des petites visites dans sa piaule. On était tous frangins-frangines.

Jamais je n'oublierai Dominique, avec ses tifs en hérisson et son drôle de sourire où s'enfarger le cœur et les boyaux.

*Feu sous la cendre, c'était pour ça.*

LA MÉMOIRE VOLATILE. Des hirondelles et des mouettes, ensemble enfermées. À Sanary-sur-Mer, on enferme les Oiseaux. On leur cloue le bec, quoi. Les uns ont des soucis avec la bouffe. Les autres... Pour les autres...Hhhh... c'est les nerfs. Des oiseaux folledingos, en somme. Ils ne savent pas encore vraiment voler que déjà on trouve que ça ne va pas comme il faut. Des oiseaux englués en plein dans le Malamour. Le Malamour, ça vous flingue les ailes, drett' on the fly. Alors évidemment... ça crie tout c'que ça peut crier. Ça vocifère même. Vos gueules! Certains piafs, comme moi, écrivent. Parce que moi, je ne crie pas, non, moi, j'écris. Mais c'est du pareil au même dans le fond. Ouais!... dans le fond de la plume, j'exagère.

- T'EXAGÈRES, Isa! T'es vraiment pas possible, sale môme!

- Ah non! Moi, c'est Juliette. Juliette-à-son papa-Roméo!

- Tais-toi, sale petite teigne! Je me saigne aux quatre veines et toi, tout ce que tu trouves à faire, c'est traîner, lire des trucs pas compréhensibles. Mais qu'est-ce que je vais faire de toi?

Paris. Rue de Dunkerque. Printemps 1975. Au bout du couloir, la salle d'attente est minable. Ça sent le nocturne à plein nez. Ça sent le macchabée, la fin de parcours. Sous les plissures de sa robe rose, la mère serre les genoux.

Le Docteur Schwartz est sombre. On dirait qu'il sait, qu'il a reniflé, lui aussi, l'odeur de la mécanographe-comptable.

Derrière la porte, la converse s'étouffe en chuchotements. J'entends comme un murmure plaintif et lancinant. À peine interrompu de temps à autre, par la voix grise du Docteur Schwartz.

- Allons, allons. À nous, jeune fille!

Le cabinet du docteur sentait la poussière et le beurre rance.

Le ton était péremptoire. Moi, je filais coton. L'heure devenait grave. Je le sentais bien en les voyant louvoyer comme des traqueurs d'ours.

- Jeune fille ... vous méritez de prendre un bon repos, et votre mère aussi, d'ailleurs.

La fielleuse se tordait les doigts. Ce qu'elle devait jouir, la salope!

- Elle a bien du mal, votre mère, vous savez, pour y arriver.

- Arriver à quoi, toubib? Arriver à m'éjecter? La délivrance, doc, pas vrai?!

Je me battais encore un peu, mais dans le fond du fond, je voyais bien que j'étais faite comme un rat.

Au bout de sa longue diatribe, il a fini par cracher le morceau, le vieux dégénéré. D'une chemise en carton où je pouvais lire mon patronyme, il m'a tendu une feuille. Fallait que je signe. C'était pour mon bien. Allez! Ouste! Aux *Oiseaux*, la gamine! Fini de piailler, de s'époumoner au ciel parisien! C'est une campagne de bord de mer qui m'attend, C'est une maison exprès toute faite pour les enfants. Maison sanitaire, que ça s'appelle. Et puis.... Paraît que je vais avoir des tas de petites camarades.... Alors... hein?... de quoi que je me plaindrais?

Son ordonnance est son couteau. C'est son métier. Ils se serrent la main.

LES YEUX DANS LE REGARD. J'avais une amie d'enfance, L. Elle utilisait constamment cette expression, les yeux dans le regard, qui veut dire que l'on appuie son regard dans celui de son vis-à-vis. Nous avions en commun un attachement viscéral pour l'écriture, épistolaire surtout. Elle et son mari possédaient un pigeonnier du 18<sup>e</sup> siècle sur leur domaine du Poitou. Quelques temps avant mon départ pour le Québec, un méchant coup est arrivé, une folie. Par une après-midi d'été, elle a mis en joue ses cinq enfants : Paul, le petit dernier; Annette, Clara, Aline et Coline l'aînée. L. est restée comme ça des heures à viser ses petits avec sa carabine.

Aujourd'hui, L. est en hôpital psychiatrique, autant dire  
comme morte, avec une camisole chimique.

ESPERANZAPAPA

C'est la sale attente

Et tient commerce sur la Main

J'ai bardassé

De mes phalanges

Ailées

Abrillé

Tous tes mots

Rechiffré Le palimpseste Sous les ratures Je cherche encore  
tes mains

Derrière la clôture.



LENTEMENT DOUCEMENT L'AMOUR. Il devient fondamental de revoir toutes les phrases de l'univers. Le nez plombé à pic dans la grammaire grosse débonnaire. Revisiter tout l'espace, tout le Temps. Lentement doucement l'amour. L'espoir rejaillira au premier regard du premier enfant braqué sur ce ciel d'étain devant les nuées rouges. Rouges du soleil levant.

Lentement je m'écrie dans

L'ombre

pour toi

l'asphalte s'allonge

se mute en ponts

que les billets déroulent

et des vocables sortis

de mes besaces

torsadent à l'infini

vers là-bas

il y a cet éclat

dérisoire

demain

Ah ça, non, je ne baisserai pas les yeux.



J'AI ENCORE PLUS D'UNE CHOSE À LUI DIRE. Autant que je pouvais je fonçais à tout berzingue sur ma bécane bleue par les allées de la résidence où on habitait. –Tiens voilà mon joli *Sirop de la rue!* Les genoux écorchés je me jetais dans ses bras.

Petite, j'étais tout le temps d.e.h.o.r.s dehors dehors dehors dehors avant qu'Elle m'enferme loin loin dedans dedans dedans dedans, aux Oiseaux, à Sanary-sur-Mer.

RAVAUDAGE. T'es là devant cette femme aux yeux envalisés de nuit larmée. T'es là. Tu l'as abordée. Tu lui as tendu les mains. Ta chape de chagrin sur le paletot, t'en pouvais plus de lui ouvrir ton cœur.

Le vingt neuf décembre mil neuf cent soixante et un, quinze heures, est née, 18 bis rue D'Alésia, Isabelle Marie-Noëlle  
 Gisèle CLAUDE, dit GRANDJEAN, du sexe féminin .- ☆☆☆☆  
 De Jean Marcel CLAUDE, dit GRANDJEAN, né à Paris quatorzième  
 arrondissement le sept mars mil neuf cent vingt quatre, tourneur  
 et de Michelle Raymonde AUCLAIRE, née à Hérisson (Allier), le  
 treize février mil neuf cent trente cinq, employée de bureau  
 son épouse, domiciliés 150 rue de Flandre .- ☆☆☆☆☆☆☆  
 Dressé le trente décembre mil neuf cent soixante et un, dix neu-  
 res quarante cinq, sur la déclaration du père, qui lecture, a  
 faite et invité à lire l'acte a signé avec Nous, Leontine  
 SCHINDLER, fonctionnaire à la mairie du quatorzième arrondis-  
 sement de Paris, Officier de l'Etat Civil par délégation du  
 Maire .- M.D

*Handwritten signature*

*Handwritten signature*

Le Maire adjoint  
 Officier de l'Etat Civil

*Handwritten signature*

943

*Claude Isabelle Marie Noëlle*

9706

Mariée au Pleins Pats (Essonne) le 27 juin 1977 avec Christian Gilles Marc BENOIST  
 Le fonctionnaire municipal délégué par le Maire

MAIRIE DU 14<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT  
 DE PARIS  
 présentée conforme à l'acte original délivré  
 le 29 OCT. 1992  
 le fonctionnaire municipal délégué dans les fonctions  
 d'Etat civil par le Maire du 14<sup>e</sup> arrondissement.



*Handwritten signature*

UNE ENFANT ENTAULÉE, c'est pas tout à fait comme une délinquante qu'on enferme parce qu'elle a fait sauter un transporteur de fonds, au fond. Un jour ma génitrice est allée trouver un vieux schnock de docteur. Sans rire, il s'appelait Schwartz. Docteur Schwartz. Il aurait pu être midi quand ma pue-du-bec-de-comptable-de-mère est allée le trouver pour me flanquer aux Oiseaux. Les Oiseaux, oui, ça s'appelle Les Oiseaux. On y enferme des mômes qui ne baissent pas les yeux. Je ne baisse jamais les yeux, mes jupons, oui, mais pas les yeux, jamais. Les yeux au ciel, le cul en enfer. Ça fait une moyenne. Aujourd'hui à la maison sanitaire Les Oiseaux, on s'occupe des marmots qui ont des problèmes avec la bouffe. Moi, de mon temps, c'était pour problèmes de comportement. Il y avait les Mouettes et les Hirondelles. D'un côté, des petites camarades qui trainaient des kilos de rage et de l'autre côté, des gamines qui se jetaient contre les murs en criant aboudadabarbette. C'est la tôle errance qui m'a fabriquée. Ça n'a pas duré cent ans. Assez pour faire de moi une ex-détenue pour rien, au fond. Le fond du baril, je l'ai tâté. Avoir traversé l'enfer, après tu ne peux plus voir les beautés de la vie de la même façon.

Merde, la soirée me fait noirceur un peu.

T'es là?

TAXIDERMISE-MOI. Quand les mots pour l'aimé sont empaillés de souvenirs il y a des Albert J. désarticulés, déracinés, loin de chez eux. Et — mais ce n'est pas moins rare — des petites filles mortifiées qui soliloquent au vent ou bien en dedans d'elles-mêmes. Quand ça ne va pas, parce que rien ne va et que tu la regardes faire. Et puis, il y a moi qui attends que ça vienne. Mais rien ne vient. Je crois que je moribonde.

Ce que je regrette, c'est qu'on n'ait jamais rien vu. Jamais rien vu venir.



JE VENAIS D'AVOIR CINQ ANS. Une opulente pluie d'automne, chaude et vigoureuse, battait mes tempes. Je riais. Je riais. Ah ce que je riais! Je serrais Albert contre moi. Qu'il était doux, mon Albert! Albert Jacob, que j'ripostais, au moindre regard interrogateur. Albert, aujourd'hui dans tous mes cinq-ans-depuis, tu retrouves tes bras. Ton œil aussi, mon pauvre amour.

Ce jour-là, je ne le savais pas encore, je venais à ta rencontre. *Papa-joli* et moi remontions, main dans la main, heureux, le pont de Clichy. Tu sais, celui qui passe au-dessus du gros cimetière noyé de ronces. Puis, c'était la rue qui longe le bas de la Butte. Papa sifflotait « Les escaliers de la Butte sont durs aux miséreux... ». Qu'ils sont donc bien doux aux amoureux. Il nous arrivait d'être tellement enivrés de bonheur dru que nous volions toutes les marches jusqu'à la boulange, « Chez Lucette », le cœur battant à tout rompre.

- Un petit pain au chocolat, Lucette! lançait papa de sa belle voix grave.

- Non, deux!, mes semelles faisaient de la purée avec le linoléum, sans blague!

- Hhhh... Deux, Lucette, lâchait papa dans un soupir complice.

Lucette disparaissait au fournil chercher les petits pains. Les plus frais du matin. Accorte, le tablier raide comme la justice, elle nous embrassait de ses bons yeux doux. Nos mains ne se quittaient pas. *Papa-joli* sortait la monnaie de sa poche gauche et nous repartions d'un salut chantonnant. Quelle est douce la promesse du lendemain!

Rue Lamarck. Nous allongions le pas. J'apercevais alors le muret et, en contrebas, la cour éclaboussée de bonheurs familiaux.

- Allez, file, gredine! Petite fée de mes étoiles!

Je dévalais quatre à quatre les marches en colimaçon, le paquet brun sautillant à chacun de mes pas joyeux.

- Jérôme!

- Ah non, moi c'est Albert. Albert Jacob, répliquait-t-il fièrement.

La bouche en cul de bol, les yeux ronds comme des soucoupes, j'étais confondue. Quelle taupe je faisais! *C'était comme ça que je m'est grandie.*

Sous un grain fin, on nous faisait mettre en rang. Ma main connaissait le chemin. Maintenant, chaque pluie d'automne, chaque goutte grosse et chaude, vient me dire combien de fois, avec bonheur, j'ai eu mon cinq-ans-tout-juste. Albert ne cessait pas de me le redire d'ailleurs. Le soir, je retrouvais Albert-jumeau, sans bras, brun, l'œil unique et doux. Il lui manque même un peu de paille au ventre.

C'est ça, tu t'endors sur une musique de nounours et de sourires orphelins. Tu crois que ça y est. Qu'elle va en finir une fois pour toutes. Mais non. Elle agonise, c'est tout. Il y a dans ce geste ultime et lent quelque chose qui l'approche et c'est ça, justement, qui étouffe.

900

**Messages personnels**

À l'Olimpico, Open Da Night, ce lun. 04 nov. à 22 h 40 tu écrivais, belle et triste, près de la fenêtre. Sur le radiateur, laissé une grande enveloppe en provenance de Sanary-sur-mer, un dossier, des carnets et une peluche. R.V. demain, même endroit, même heure. Chandail mauve. Albert J.

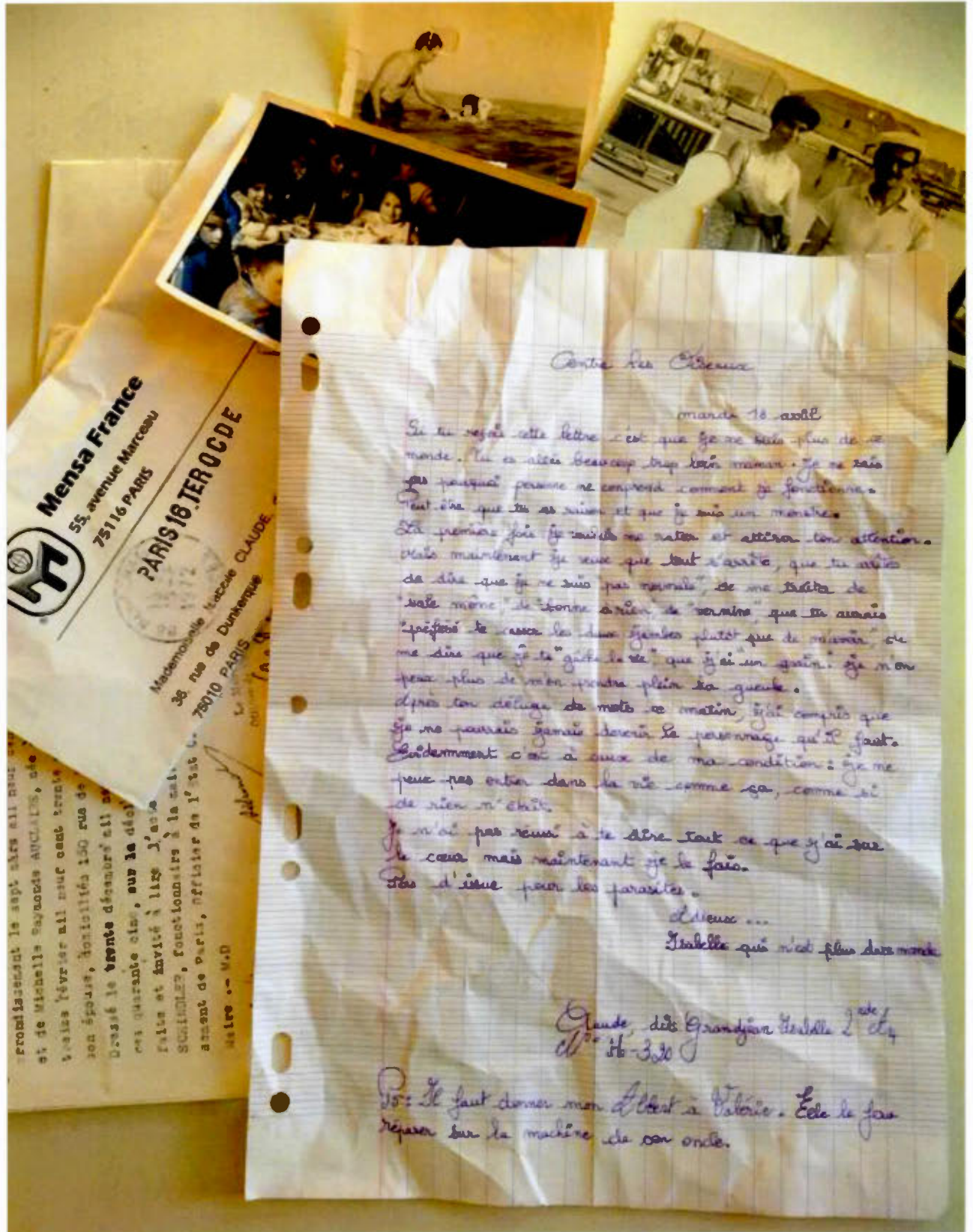
Mais qu'est-ce que je fais, hein, si loin de tout ça? Parfois, je suis dedans, intense, tout le temps que ça dure. Tout le temps que dure le flottement là-haut. Je veux dire dans tout ce magma d'idées. Peu importe, ce n'est pas grave. Avant, ça ne m'était jamais arrivé. Ne plus être capable de rien. La musique, seule dans sa tête, qui tourne pendant des heures. Une musique pleine de coups et de cris empêchés qui se retiennent. Retiennent ça. J'ai voulu m'y mettre. Je voulais que ça sorte avant que tout me lâche tout à fait.

.... Avoir cinq ans... Faire cesser le crime d'abandon à tout jamais....

Ce n'est un secret pour personne. Toute cette encre pour découvrir ça, que vous savez : où je cognais. Jusqu'à ce que ça lâche.

Des pans de ma vie, oui, mais reconstruits.

Papa, tu me manques.



promisément le sept mars au lieu de  
si de Michelle Raymond ANGLAIS, née  
vraie tévirer au neuf cent trente  
son épouse, domiciliée 150 rue de  
Dressé le trente décembre au  
cet quarante six, sur la décla  
faite et invité à lire l'acte  
SUNIGLET, fonctionnaires à la mai  
sément de Paris, Officier de l'Etat C.  
Maire -- M.D

  
**Mensa France**  
55, avenue Marceau  
75116 PARIS  
**PARIS 18. TEROCDE**  
Mademoiselle Suzanne CLAUDE  
36 rue de Durenne  
75010 PARIS

*Conte les Clémence*

mardi 18 août

Si tu reçoit cette lettre c'est que je ne suis plus de ce monde. Tu es avec beaucoup trop de monde. Je ne sais pas pourquoi personne ne comprend comment je fonctionne. Peut-être que tu es sûrie et que je suis un monstre. Sa première fois je voulais me rater et attirer ton attention. Mais maintenant je veux que tout s'arrête, que tu arrêtes de dire que je ne suis pas normale, de me traiter de "sala même", de "bonne à rien", de "vermine", que tu auras "préféré te raser les deux jambes plutôt que de mourir", de me dire que j'ai "gâté la vie" que j'ai un "gros" je n'en peux plus de votre monde plein de gens.  
Après ton déluge de mots ce matin, j'ai compris que je ne pourrais jamais devenir la personne qu'il faut. Evidemment c'est à cause de ma condition : je ne peux pas entrer dans la vie comme ça, comme si de rien n'était.

Je n'ai pas voulu à te dire tout ce que j'ai sur le cœur mais maintenant je le fais.  
Bonne nuit pour les parasites.

Adieu ...

Stabelle qui n'est plus dans monde

Claude des Grandjean Gerbille 2<sup>de</sup> 1/2  
Ch. 16-300

P.S. Il faut donner mon Albert à Valérie. Elle le fera repasser sur la machine de son oncle.

MONTREAL EST UNE POTION contre l'oubli. On croit fuir,  
mais non, tout vous suit finalement.

PAPA, JE T'AI perdu comme on perd la mémoire. Tu sais, faudrait bien qu'on délace l'état de glace qui flouse. Ici, ça pleut comme ça pleure. J'imagine, ta vie comme un bouquin, papa. Comme une fille dopée à sa mémoire. Je me souviens, et je me dis que ce n'est rien, presque rien. J'ai l'âme qui flanche, papa, comme un éclat qui pète dans les mailles d'un dimanche tout fissuré.

LA DEMEURE AUX DEMEURÉES. Les Oiseaux. Ma cage. Les Oiseaux, des enfants qui brament à travers toute la bâtisse. Qui se ruent contre les murs.

-Aboudada barbette!!

Qui brament de tout leur saoul jusqu'à épuisement, parce qu'ils se barrent. Leur esprit se barre en sucette, s'échappe de plomb sur le paletot. La folie qui fait le siège à ces corps même pas finis.

1976. Deux ans qu'Ali avait triomphé sur Foreman. Je me cognais à ces visages ahuris, hébétés, hallucinés. Toutes mes petites sœurs enclaquemurées, prisonnières de la souffrance, innocentes de tout, avilies, gavées de médocs et moi au milieu, l'innocente sans village.

De cette épreuve écrasante, de la douleur du rejet et de l'abandon, j'ai puisé ma force créatrice. Du néant vociférant.



Coeur: AdC normale 12/2

Scopie:

Poumons: ex normal

Rx = RAB

Tube digestif: RAB

Système nerveux: normales, angoisses

Aspect général: moyen

2<sup>e</sup> f

A l'Entrée

Les Nucleptil depuis 2-3 mois; dans le suite  
de de sa mère (= l'âge de 10 ans).

Nucleptil 5 pts matin  
10 " mardi } tous les jours  
20 " soir

Elle a eu des extractions régulières avec  
l'annonce au Brigitte car a des angisses  
depuis le décès de son père ~~(dans poumon)~~  
alors qu'elle avait 10 ans

17/3

PROLONGATION 2 mois -

thérapie d'infirmité psychologique  
sur un terrain anxiogène (sans nucleptil)  
et elle meurt et annonce par le fait que la  
suivante: 0 le matin 7 pts midi 15 pts soir -

21.3.78

Angine avec hypertension

Ampicilline 500 2 matin et soir 4 jours  
depuis 2 m et soir

(Ulmann &

24/III/78

Depuis son arrivée, Isabelle vient très souvent  
et régulièrement en consultation, où elle se  
liera avec facilité. Il existe un très important  
conflit avec la mère.

24.IV.78 =

bonne adaptation, semble-t-il, même en ayant  
dans Nucleptil. Lettre médecin/parents

JE SUIS LE DOCUMENT

9 MAI

*Les défunts, c'est que des tas de problèmes par rapports aux vivants, a dit l'étranger. Ce docteur à la clinique n'a pas été capable d'envisager une seule seconde que, au jour du jugement, tous les corps marqués d'une croix seront rassemblés. Dans le reste du monde, ils ne font pas forcément comme on t'a appris. Comme dit Lolo « Une personne est foutue quand elle commence à se rediffuser les mêmes rêves porno. » Ça me dégoûte de vivre en rediffusion. Mais qu'est-ce que j'y peux? J'ai les nerfs à l'ouest. Et puis, je vais pas vider mon sac, vu que je sais que vous savez. Ce serait pas une putain de bonne rigolade, ma foutue carcasse éparpillée en morceaux sur tout le bitume du stationnement? Tout ce que je sais, c'est que je serais certaine d'être dans le journal, mais ce coup-ci, les gens et ma mère diraient, « Bon dieu, je pensais pas qu'elle avait ça dans le ventre. »*

*ICdG N° H-320*

Un homme en tunique de coton vert s'affaire à ranger la pièce en désordre. Le sol est parsemé de jouets en plastique, de masques médicaux, de papiers chiffonnés et de magazines épars. Au-dessus de lui, en arrière, une grande pancarte sur laquelle est écrit PARLOIR. Du fond d'un des deux couloirs, sporadiquement, le tintement d'un ascenseur arrivé à l'étage, des bruits de pas, des bribes de conversation, un rire étouffé.

À travers une porte vitrée ornée des lettres noires, à l'envers, de la maison Les Oiseaux, dans une calligraphie gothique primitive, on aperçoit le hall d'entrée. Une musique d'ambiance joue en sourdine. Un garçonnet en pyjama trop grand pour lui trotte avec des béquilles dans un couloir à la peinture grise écaillée. Il est suivi d'un groupe d'une dizaine d'enfants, tous en pyjama bleu foncé. Ils avancent lentement avec de brefs instants de

désordre. Quelques-uns font des gestes erratiques brusques. Par le couloir d'en face, peint en beige et sans lumière, trois jeunes en fauteuil roulant arrivent à petite allure, suivis par un groupe d'enfants. Ils portent tous un peignoir en coton brodé du motif de la maison sanitaire, une hirondelle ou une mouette. Les deux groupes se font face. La plupart des gamins du couloir gris sont campés dans l'ombre avec des mines sérieuses. De l'autre côté, les jeunes en fauteuil lancent des doigts et grommellent des jurons. Un d'eux, à la chevelure hirsute, s'avance avec bravade vers l'autre groupe. Un second jeune, perclus de tics nerveux, sort de la noirceur à son tour. En avant de lui, l'ébouriffé tape solennellement le sol de ses béquilles dans un tempo lent et régulier. Un long silence s'installe. La radio ne joue plus. Derrière lui, la dizaine d'enfants se met à battre doucement des pieds en réponse aux coups de béquilles. La rumeur de pas frappés monte.

Dans un crachin d'ondes, la radio syntonise un autre poste. « Nous venons d'entendre « Tout donné, tout repris » interprétée par Mike Brant. C'est avec tristesse que nous apprenons que le célèbre crooner israélien, Mike Brant, de son vrai nom Moshé Michaël Brand, 28 ans, est décédé vendredi à 11 h 15 du matin, en tombant du sixième étage d'un immeuble situé au numéro 6 de la rue Erlanger, à Paris... »

Dans le reflet de la baie vitrée, une mignonne gamine assise devant une table basse tortille lentement les boucles blondes de ses cheveux. Son regard absent traverse la baie vitrée. La radio joue le *Winterreise* de Schubert. Dans le soleil cru, le vent fait tourbillonner des feuilles dans le stationnement déserté. Un bambin babille et vient s'agripper aux pieds de la chaise.

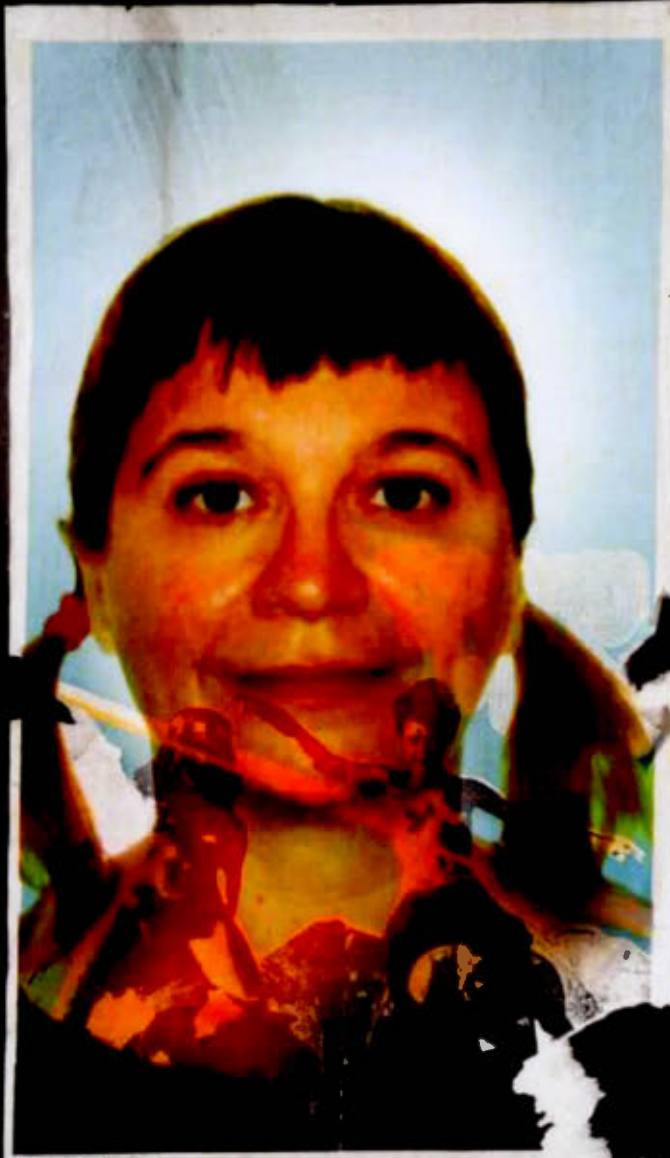
En arrière, on aperçoit une table. Sur la table, un papier.

Pendant ce temps, au sous-sol, dans la section VISITEURS du stationnement, un homme engueule une femme amorphe. La femme regarde ailleurs, comme absente. Elle porte une robe plissée rose et un crucifix autour du cou. L'homme porte une veste de montreur d'ours. Il tient un dossier au nom d'Isabelle CLAUDE, dit GRANDJEAN.



## JOURNAL D'UN SAMEDI.

Je sais la violence sourde et intime de deux qui s'aiment. Je sais - mais c'est autre chose - l'abandon et le rejet, l'enfer-me-ment, la mise en cage, oiseau-moche moucheté. Je connais. Oh je connais. Rien de l'ordre de l'affreux ne m'est étranger. Ce n'est pas parce que tu es l'autre que quelque chose d'horrible arrive. Ça m'arrive. Ça m'arrive tu sais. Bien des choses me touchent. Tu me touches. L'autre, tu vois, c'est moi. Autre est un jeu, faut croire. D'acteurs. Feu sous la cendre, comme un foyer allumé, incandescent. J'assure ma descendance comme je peux. Je monte en flamme. Les cons, qu'ils descendent. Y'en aura pas de condescendance. Feu sous la cendre, comme un brasier allumé en plein désert. J'avais quinze piges. Autant dire tout ce qu'il faut pour comprendre. Ça d'abord été la désertion du camp. Puis le piétinement. C'est le coup bien monté de la génitrice. Quand on ne veut plus de son chien, on dit qu'il a la rage. La rage, je l'ai encore figure-toi. Puis ensuite, rien. Rien que le souffle du vent, le souffle du Temps. Alors ça me braise par endedans, tu comprends. Tu comprends. La prunelle de ses yeux que j'étais, que je demeure, toute demeurée que je sois, soit. Ça dérange. Tout dérange. Je. Toutes les fois que je les tiens bien droits, mes yeux, y'a sa voix unique et singulière, à l'homme de ma vie d'enfant, sa voix qui vient me bramer à travers le manche du crayon désenfoui, maudit! Je suis là, là, les yeux plombés drett' à la voûte. Je suis là dans tout ce bleu à te tendre mes mains abîmées et mon coeur érapouti. Là, oui, juste là... Rouge, rouge, comme un soleil levant! Du vent sur la braise. De mon enfer charbonnier je résiste, pupilles en l'air, bancale et chavirée, le coeur embrasé d'encre, le coeur en mine de plomb pas si pété, le coeur crayon cry. J'abois de mes boyaux broyés. Je t'écris pour témoigner de moi, de ça : c'est de ma peine infinie que je tire ma force. Sur les ruines de mon coeur à jamais enchagriné, j'érige une magnifique, somptueuse cathédrale. Et ça, fallait que tu le saches. Tu pouvais pas ne pas savoir. Voici pour toi, un vitrail de ma nef, frotté pour toi, juste pour toi. Ma cathédrale est une beuglante d'amour.



ETANT DONNÉ, ZAZA

LA PETITE PHOTO JEAN COUTU

JE VIENS  
D'ÉCRIRE À  
MA MÈRE.

JE N'AI PAS VUE  
MÈRE DEPUIS  
15 ANS.

**Black Feelings**

Record 13

von Tonstartbande und An Uar  
Op. and Chise Soun  
versteht über 15, 2000 10pm  
Top Cine 71.5a Murray St street

GLISSÉ DANS LA LETTRE  
UNE PETITE PHOTO D'IDENTITÉ JEAN COUTU.  
M'ÉTAIS MISE SUR MON 36.

P45

15 ANS DE PHOTOGRAPHIE  
LA FAMILLE DE JEAN  
1975

ATELIER DE CONFECTION FAIT MAIN



*Faire référence consiste moins à se reporter qu'à se déporter, à quitter ce qui voudrait s'imposer comme soi.<sup>1</sup>*

René Lapierre, *L'atelier vide*

*Les citations, dans mon travail, sont comme des voleurs de grands chemins qui surgissent en armes et dépouillent le promeneur de ses convictions.<sup>2</sup>*

Walter Benjamin, propos rapporté par Hannah Arendt,  
*Walter Benjamin 1892-1940*

**Remarque liminaire :** L'essai qui suit est composé d'une suite de fragments inspirés d'œuvres littéraires et imprégnés de lectures critiques dont on retrouve la nomenclature en bibliographie. Si Louise Bourgeois traverse cet essai de part en part, certains écrits de sept auteurs en particulier — Jacques Derrida, Edgar Morin, Samuel Beckett, Varlam Chalamov, Marcel Proust, Christine Angot et Annie Ernaux — soutiennent ce que je ressentais au moment de rédiger mon mémoire. Je ne voulais pas, dans mon essai, me servir d'eux pour me justifier, me cautionner. J'ai voulu que la référence soit intrinsèque au fil de ma pensée, de la même façon qu'elle a nourri les sujets abordés tout au long : la création, la mémoire et la douleur, l'autofiction et enfin, les traumatismes de l'enfance.

---

<sup>1</sup> Lapierre, René, *L'atelier vide*, Montréal, Les herbes rouges, 2003, p. 15.

<sup>2</sup> Arendt, Hannah, *Walter Benjamin 1892-1940*, Paris, Édition Allia, p. 83.

## LA COUTURIÈRE

Gamine, j'allais tous les étés chez ma grand-mère maternelle. Seule avec elle dans son atelier, j'arrivais, en me démenant un peu, à devenir un personnage, me donnant en spectacle affublée de mille oripeaux merveilleux.

Je ne comprenais pas ce qui se jouait exactement. Ça me semblait si naturel que j'ai mis des années à comprendre que, aujourd'hui encore, je continue le même rituel. J'ai longtemps cru que c'était un jeu d'enfant anodin, que j'avais eu une enfance normale.

Aujourd'hui, je ne monte plus sur le banc de couturière de ma grand-mère pour me déguiser avec des morceaux d'étoffes, mais je garde en moi une ébauche, quelque chose comme un patron, une forme ancrée qui fédère qui je suis.

Je suis une toile. La toile tissée de mon histoire.

Aujourd'hui, j'écris comme je couds.

\*

Plus tard, j'avais dix-sept ans, je traînais mes guêtres jour et nuit à la Comédie Française.

Je ne sais pas si cela se fait encore, mais à l'époque, bien avant la Première, avant la Générale, il y avait ce qu'on appelle la... Couturière. J'étais une habituée. Même le camelot du kiosque à journaux m'affublait d'un tendre sobriquet.

— Alors mon Arsouille, à quel étage as-tu rendez-vous aujourd’hui, celui de Sarah Bernard?

La Couturière, c’est la représentation d’une pièce qui se joue en costumes pour la première fois, avec perruques, postiches et accessoires. C’est Jean, le perruquier du Français, qui me refilait le très sélect carton d’invitation. La Couturière se donne sans chichi ni flafra. Ce sont les gens de la *Maison* qui y assistent. C’est pour eux l’ultime moment pour retoucher un pli, renflouer la garniture d’un torse, tailler une moustache, encourager un camarade. Ce que j’ai pu en voir, des choses...

Un jour... Je m’en souviens avec une précision incroyable. C’était un mercredi, le mercredi 25 octobre. Ce jour-là, j’ai assisté à la représentation de *Six personnages en quête d’auteur* de Pirandello, dans une mise en scène de Georgio Strehler avec Jean-Luc Boutté, Françoise Seigner, Catherine Samie et Raymond Acquaviva. Je me souviens avoir étudié les éclairages aux archives. Par la suite, j’ai bien dû voir la pièce plus de trente fois. J’ai encore, dans l’oreille, la voix-off de Strehler qui lance en italien : « Ce n’est pas une nouvelle, ce n’est pas un roman, mais un drame! Parce que les personnages veulent vivre! Seulement, dès qu’un artiste arrive avec ses personnages... »

Je ne suis pas beaucoup retournée au théâtre depuis. J’ai souvent déguisé la réalité comme on affuble une créature imaginaire en quête d’existence. Il y a des histoires, tout comme la mienne, qu’on doit jouer par bouts seulement pour pouvoir les admettre.

\*

Printemps 2004, Je venais de terminer *La Nuit de l'oracle*. J'étais chavirée. C'est que pour Paul Auster, comme Pirandello, les mots, les histoires, les créatures imaginaires, les livres (surtout les livres) ont une volonté indépendante de celle de l'auteur. Vers la fin, on comprend qu'ils peuvent tuer. Que les mots peuvent se retourner contre l'écrivain. La prophétie d'écriture est qu'elle modifie le cours de la vie, et tue.

Ce livre, *La Nuit de l'oracle*, est un véritable bijou, une construction fragmentaire. Pour moi, le linéaire, avec ses personnages qui suivent l'intrigue en rang d'oignon est une hérésie. Malgré tout, c'est le récit linéaire qui remporte encore aujourd'hui tous les suffrages... car le linéaire endort par son ronron fait d'habitudes structurelles. Qu'il soit déconstruit puis réaménagé, le récit linéaire vient chercher celui qui est en quête de divertissement.

Alors quoi?

Je veux écrire *avec* les vides et les trous.

Lorsque l'on écrit sur soi, un soi blessé, malgré l'apparente linéarité du réel, la forme fragmentée s'impose comme elle s'est imposée à moi avec son jeu d'impossibilités et d'absences de certitude.

\*

Club Social, été 2004. Terrasse de rue. Le lampadaire éclaire la table. La brunante est tombée. L'arbre répand son ombre feuillue. J'avais prêté à Taras Boulba le Varlam Chalamov, les *Récits de la Kolyma*. La Kolyma, c'est le goulag. La question de la mémoire, la construction en fragments et en même temps l'interrogation obsédante de

savoir ce que l'on peut écrire après ça, le goulag, être allé au bout du désespoir. Il y a aussi son écriture kaléidoscopique qui fait penser à Proust. Lui aussi la mémoire, l'habitude, l'oubli... l'Oubli ce mal nécessaire...

Chalamov a construit ses fragments sur l'hésitation entre plusieurs versions d'un même récit. Comme si de pratiquer l'histoire en la déclinant comme la couturière déploie son patron en plusieurs tailles, lui en procurait la nécessaire habitude. Sans compter l'abolition de la chronologie qui transforme le récit en un mouvement de derviche tourneur. Lentement doucement l'horreur. Alors on est comme lui, sans repère, dévêtu, abandonné et le récit nous mène, nous emmène au bout de nous, de l'autre côté du désespoir.

C'est ici, dans les plis de ma pensée, que les épisodes racontés disent quelque chose de cet oubli que je combats. Je l'accomplis, par l'écriture, tout en tournant, comme l'araignée enrobant sa proie, autour d'un événement originel que je souhaite enfermé, là, à tout jamais.

\*

Mon père était de 1924. Vers la fin de la guerre, il est devenu mobilisable. Sauf qu'il était pacifiste à mort. Il ne voulait pas la faire, la sale affaire. Il s'est caché. Enfin... ses parents l'ont caché. Mes grands-parents étaient camelots. Ils faisaient les marchés. Camelots-ambulants, qu'ils disaient... fiers d'en être de la bohème. Dans un petit camion rond et métallique, ils parcouraient les villes du centre de la France.

J'écris et ils sont là, devant moi, vivants comme jamais.

Marguerite. Elle vendait des bijoux de pacotille. Margot, qu'il l'appelait, l'ancêtre... Elle en était toujours restée aux anciens Francs. Les histoires que ça faisait dans la roulotte!

Mon grand-père, lui, il s'occupait des pierres et des mèches pour briquets Amadou. Johannes, c'était son nom. Johannes CLAUDE, dit GRANDJEAN. On est tout de suite repéré avec un nom pareil!... Rajoutez-lui un regard aussi noir que sa volonté et voilà le portrait! De stature, c'était un géant à la Fellini. Je l'appelais Zampano. Dans leur chapiteau ambulante, ils trimbalaien mon père déguisé au fond du camion. Se sauver des agents de la mobilisation.

Mon père se déguisait. Il mettait un turban, se laissait pousser la barbe. On aurait dit un Hindou. Je me rappelle les photos qu'on se passait à chaque réveillon, nous rappeler, faire revivre les choses... de dessous la cendre. Dans l'enchevêtrement des choses de la vie. Certaines plus que d'autres prenaient une forme particulière, un patron en somme. Aidés par la répétition du geste, comme autant d'essayage, nous ajustions la légende familiale aux mannequins de nos vies respectives. Ce père empêché, déguisé, enfermé dans une roulotte, m'allait comme un gant.

Lui, mon père, Jean, il aurait voulu écrire. Mais il se cachait. Il n'a pas pu aller à l'école. La guerre ne l'a peut être pas eu de chair et d'os, mais elle lui a coupé la main, tranché le poignet. Et moi je suis là avec mon crayon. Celui que j'ai retrouvé dans l'enfouissure des choses. Après la guerre, mon père est devenu ouvrier. Des gens simples, les miens. Des petites gens pour tout tissu familial, je rêvais en grand, malgré l'étroitesse de mon destin. Comme une veste mal taillée aux coutures qui lâchent, où tout déborde, de

partout. Il faut reprendre. Quitte à ce que le réel fasse palimpseste, comme une blessure en saillie qu'aucun point de suture ne dissimulera vraiment.

Un jour, j'ai eu 12 ans et il a bien fallu que je déterre le crayon de mon père. Je le tiens, là, entre mes mains. Je n'ai pas le choix. C'est un crayon à dépecer, dépecer la mère.

La mémoire est une chose délicate. La plupart du temps elle met un voile sur les accrocs. Le texte, mon texte, est un tissu balafré, sans cesse régénéré. Car le réel y fait bouture, se greffe à la mêlée des enchevêtrements de la pensée et tisse un suaire.

\*

Je suis une enfant que sa mère a mise en morceaux. Un parent, ma mère, et c'est incompréhensible, a cherché à me faire souffrir dès le décès de mon père en me plaçant en hôpital psychiatrique à plus de mille kilomètres. Dans le traumatisme de ce double abandon, écrire l'enfance a d'abord été de manier les trous et les vides en tant que matière.

De cette enfance mise en pièces à la mise en scène de mon histoire, je me suis reconstruit une filiation. Pirandello et Auster donnent aux personnages, aux mots, aux livres le pouvoir d'investir le réel. Dans mon atelier, tout comme eux, je donne le droit à l'écriture de cerner le réel, de l'encercler pour l'assaillir et enfin, le reprendre, le repriser. Chalamov, lui, tourne autour du trauma comme un danseur turc, jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'oubli. Écrivain, je tourne lentement, très lentement autour des traumas de mon enfance, autour d'une scène originelle. Et, dans ce lent mouvement de tissage, la question de

savoir s'il s'agit d'une « révélation », c'est-à-dire d'un dévoilement, ou d'un enveloppement. Investie du pouvoir de tourmenter le réel, mon écriture est en quête d'une mise à nu ou d'un recouvrement.

J'ai trouvé, avec ces auteurs, les raisons d'entreprendre cette légende du *Je* en fragments que constitue *Lentement doucement les jours en allés de notre fureur*. C'est le récit d'une enfance traumatique. Aussi, la cordelette que je vais tenir tout le long de ce labyrinthe, c'est Louise Bourgeois qui me la tend.

\*

Petite, j'aimais me déguiser en toutes sortes de personnages. Dans l'atelier de ma grand-mère, sous le chapiteau de l'école, sur l'estrade de la maîtresse après la classe, dans le cagibi de ma chambre d'hôpital. Je sentais que quelque chose basculait. Drapée comme abritée, protégée, le réel basculait pour vrai. Des années plus tard, je suis tombée sur une photographie. Dans une salle de séjour ordinaire, un homme, rieur, assis sur un fauteuil comme sur un trône, les pieds nus posés sur deux piles de livres, à la manière d'un roi, emmitouflé dans un drap peint de signes mystérieux, envoie sa main grande ouverte à une femme agenouillée à sa droite, rieuse elle aussi, ses longs cheveux relevés. Louise Bourgeois et Joan Miró à New York en 1947.

Le présent n'a jamais préoccupé Louise Bourgeois. Elle s'est appliquée à taillader son enfance en jalonnant son œuvre d'objets ordinaires. Dans de monumentales installations, elle encage les reliefs de sa vie quotidienne : le mobilier d'une chambre, des pièces de lingerie, un miroir, la reproduction miniature de la maison familiale de Choisy, une paire de draps, un escalier sans début ni fin, un sarrau d'école, des blouses de travail.



Ce sont les reliquats de son histoire. Ce travail sur les cellules s'échelonne sur une décennie, de la fin des années 80 à celle des années 90. C'est en 2000, pour l'ouverture de la Tate Modern que Louise Bourgeois expose l'installation *I Do, I Undo, I Redo*. Comme si, par ce titre, elle insinuait une certaine méthode, celle de la répétition et de l'abolition de certains agissements. Dans le pli caché de cette proposition, Louise Bourgeois me souffle un procédé, celui de la survivance. C'est le biais par lequel j'ai fondé ma posture créatrice. Pour moi, ce que Louise Bourgeois propose c'est que, dans ce mouvement d'allers et de retours, il y a comme une tractation faite d'accords, de désaccords et de restauration : les liens avec nos proches se renégocient perpétuellement par l'oblitération, la réitération et la reconstruction des événements traumatiques. Pour y arriver, pour arriver à remonter le fil, pour arriver à renouer avec la mère — en commençant par le père, je (re)compose le récit de mon histoire par bouts.

La très grande souffrance engendre souvent un mécanisme de protection : de mémoire et d'oubli, la trame d'une histoire faite de violence est toujours discontinuée. Les tailles et les retailles sont effilochées. Pourtant, ce qui est à l'œuvre peut se recomposer par bribes pourvu qu'on les rejoue.

Je le disais plus haut, enfant, j'avais hâte à l'été. Je passais le plus clair de mon temps à m'accoutrer avec les bouts de tissus de l'atelier de ma grand-mère. C'était déjà de la répétition, du jeu, de la mise en scène. Dans les recoins d'une chambre d'hôpital, je trouvais toujours quelques moyens de me fagoter. C'était l'affublement comme une armure, une cuirasse, un abri pour tous ces moments de ma vie fait d'humiliations et de soumission.

Et puis, un jour, on sort de l'enfance.

Souvent, surtout à mon époque, le moyen qu'avaient les filles pour se sortir d'une enfance maltraitée, était de se marier. La famille est une cellule. Je suis passé de l'une à l'autre sans vraiment comprendre ce qui se jouait, ce qui se tramait.

\*

Jeune femme, je me prépare pour aller travailler. J'ajuste ma tenue avec soin. C'est-à-dire, je brise l'uniforme en ajoutant une pièce ornementale singulière : un chapeau aux formes insolites, une ceinture qui tranche par sa couleur ou par l'agencement de motifs singuliers. Et puis, arrive l'humiliation : on est indigne de sortir ainsi harnachée. Si je m'entête, on me dit que je devrais sortir seule et marcher devant. Être de nouveau la déchéance de l'autre, sa souillure et son déshonneur, la voilà la récidive.

Curieusement, je n'avais pas fait le lien entre les personnages déguisés de mon enfance et ma vie de femme mariée avant d'écrire sur cet aspect de ma vie. Comme si ces rituels du quotidien, cette habitude d'habiter ses habits, appartenant à deux époques aussi hétérogènes, avaient été classés par une logique, celle de l'aliénation féminine qui veut qu'une épouse soit en apparence semblable au modèle prescrit. Écrire, c'est faire surgir devant soi par un travail d'assemblage le seul vêtement que l'on peut porter sans honte.

Habitation, foyer, logis, d'une famille à l'autre, d'une cellule à l'autre, lentement, doucement, emmurer la douleur à tout jamais, par l'écriture.

\*

*Destruction du père, reconstruction du père.* Déjà dans le titre de ses entretiens publiés chez Daniel Lelong, Louise Bourgeois établit les jalons de son œuvre, marquée par les traumatismes de l'enfance. Pour elle, l'extériorisation des souvenirs, de la souffrance, est une nécessité absolue à son travail. Le titre de ces entretiens donne la prémisse du mouvement de va et vient dans le matériau mémoriel. Louise Bourgeois revient au traumatisme de l'enfance à réparer, pour le sublimer en inscrivant dans son œuvre le parricide. Ce trajet comme une circulation. Faire, défaire et refaire, c'est aussi le titre d'une sculpture de Louise Bourgeois présentée en 2000 à la Tate Moderne (*I Do, I Undo and I Redo*). Face aux remous de la mémoire traumatique, un lent travail d'oscillation s'impose à moi jusqu'au matricide.

Avec la mémoire, l'enfance, le traumatisme comme support (trame) à la création, Louise Bourgeois ressasse ses obsessions tout au long de son œuvre. Elle assemble ses idées comme on assemble un vêtement, un vêtement comme une courtepointe dont les éléments sont hétéroclites, hétérogènes. La taille, la forme, la couleur peuvent différer et il faut alors reculer, laisser l'espace s'insinuer entre les pans des pièces pour voir se dresser devant soi le costume et, au-dedans d'elle, la figure.

Peinture, dessin, gravure, performance, sculpture – intime ou monumentale, en bois, en bronze, en latex, en marbre ou... en tissu, Louise Bourgeois coud et découd sans cesse le canevas, et par ces allers et retours, dévoile un véritable motif qui se déploie dans le couteil de son œuvre. À l'image de l'araignée *Maman*, monumentale sculpture de bronze, elle est une ode à la restauration du tissu intime, perforé durant l'enfance, dans le cocon familial.

Sur la couverture de ces entretiens, Louise Bourgeois pose devant sa maison de Chelsea dans une robe en latex lors d'une performance en 1978. C'est aussi avec ce matériau qu'elle conçoit l'installation *Destruction du père*, en 1974. Recréant une scène de son enfance, elle réalise le fantasme refoulé du parricide. Or, c'est exactement ce que je fais par l'écriture, régler son compte à ma mère. Aujourd'hui encore, je me questionne à savoir s'il s'agit d'une mise à nu comme d'une mise à mort ou bien d'un règlement de compte par étouffement, par recouvrement successif de matière, de texte.

\*

Écrire. J'envisage le récit comme un agencement qui reposerait sur un canevas dont l'ornement central se déclinerait en variations. J'écris comme on fait une mosaïque de motifs dont la vocation première est la réparation. Un peu à la manière de nos grand-mères qui reprisaient leurs bas dans le silence du logis.

J'écris pour assembler, par essayages multiples, sous mes yeux, les pièces d'un habit pour l'enfant qui vit en moi, pour l'envelopper d'une mantille aux propriétés perméables et poreuses à la réalité et aux mondes chimériques. Un costume fantasque dans lequel je peux recréer, sans brides, une réalité imaginaire.

## COUDRE

Ce que j'aimerais, c'est de pouvoir apprendre. Apprendre comment *ça* se fabrique. Alors je me transpose dans l'atelier de ma grand-mère. Je joue le jeu du faire. La matière est là, disponible, entreposée. J'en déroule la toile. Je cherche à la considérer toute. Seulement voilà, rien n'est esquissé encore, tout est flou et fugace. C'est flou mais ce n'est pas mince. Le drap est empesé. La matière est lestée d'un poids qui force la retenue. Pourtant, cet empêchement menace d'embrouiller l'esquisse, celle que je m'efforce de tracer : le patron d'un vêtement où habiter.

Apprendre, ce serait une expérience qui se situerait entre le vrai et le faux. Apprendre, pour moi, c'est jouer à faire semblant. Que faut-il pour jouer? Il faut un atelier de confection semblable à celui de ma grand-mère, rempli d'objets hétéroclites et dont la large table est garnie d'une toile interminable, là devant moi. Trop souvent, l'échappée des contours me happe et m'entraîne parfois bien loin du droit-fil.

Je m'entête, pourtant. Je veux calquer, à la craie d'abord, à grands points, l'esquisse d'un habit. Comme ça je pourrais jouer, jouer à être qui je veux. Et alors, j'en saurais davantage sur moi.

\*

Je jouais avec presque rien. Trois ou quatre morceaux de tissus dont un tranchait sur tous les autres. Un banc de couturière près de l'établi. Pas de table. Il y avait toujours

un fatras d'objets. Avec le temps, j'avais appris la fonction et le maniement des outils et accessoires.

Outils. Dans l'écriture, j'emprunte les ficelles du dire, dédire et redire à Louise Bourgeois. Comme elle, par bouts, j'enferme mon histoire dans des fragments comme des cages, je tourne autour du trauma pour l'avaler à la manière d'une araignée.

Accessoires. Les archives sont les accessoires de mon écriture : photos, dossier, ordonnance médicale, lettres, documents officiels, journal intime. Comme Louise Bourgeois dans ses cellules, je les emprisonne dans des fragments. Je les assemble pièce par pièce, j'écris.

\*

J'ai besoin d'écrire comme on a besoin de manger, dormir, boire, se vêtir ou jouer. S'habiller, même plusieurs fois dans une seule journée. Jouer, aussi, parce qu'il s'agit d'essayer de vivre quelque chose. S'habiller peut être un jeu. Un essayage, tiens, oui. Mais écrire...

Ce que je sais, ce que je possède : je sais que je suis *vêtue* d'absents. Je dispose de pans d'histoires qui les relient à moi et qui affleurent à ma conscience de manière variable, par vagues. Mais aussi, je détiens des traces, des archives, des documents, des photos, des enregistrements, des lettres, autant de morceaux dont moi seule ai une certaine compréhension. Ces objets préservent la mémoire du passé et entretiennent l'interprétation que j'en fais. Car je les commente. Ils sont à la lisière entre hier et aujourd'hui, chargés d'émotions parfois d'une brutalité inouïe. L'émotion est tellement

excessive qu'une soupape lâche en dedans de soi, comme poussée par une pulsion qui gicle sous une trop forte pression, comme lorsque l'on dirige sa rage envers soi ou envers ceux qu'on aime le plus. D'où la nécessité de *rejouer* le passé, sans quoi on suffoque, submergé par le venin du ressentiment.

Ce serait comme un ouvrage quotidien de restauration du passé, destiné à repousser la souffrance et la peur de l'abandon. La menace est si forte que seule la mort est envisageable. Ce qui apparaît alors, c'est ce qui en reste et qui est une ébauche vague, mais impérieuse : il faut tailler en pièces ce qui aliène. Se met alors en place un mécanisme d'assemblage provisoire d'où la forme finalement émerge à gros traits. Une lutte s'engage avec ce qui fait substance, pour arriver à une métamorphose aboutie. Dans ce combat, la forme doit pouvoir se défaire en cas de résistance, d'obstacle, pour la reprendre et obtenir que le modelé dise ce qui doit être dit malgré tout. C'est un moment critique fait de tiraillements décisifs. Faire émerger la forme hors de soi n'est possible que dans un tissu d'une extrême force, qui résiste et se défile constamment.

\*

La mémoire de mon enfance s'actualise par des jaillissements de fils, cordelettes fulgurantes entre lesquels les nœuds ne sont pas encore établis. À grands traits, j'assemble provisoirement, j'essaie et essaie encore. C'est un moment crucial parce que pour moi, ce temps est probablement le plus lent, le plus incertain, le plus douloureux aussi. On se sent démuné lorsque vient la fulgurance d'une réminiscence, mais on sait bien qu'il faut en faire quelque chose, qu'il est impossible d'en déroger.

C'est une mémoire féminine. Elle repose sur la transmission d'un savoir-faire, la répétition de gestes quotidiens et domestiques, ou encore l'exécution de travaux dont on dit qu'ils sont menus. Ma mère et ma grand-mère avaient des secrets de confection, des procédés confidentiels, des recettes bien à elles, des... ficelles d'un métier domestique : ménagère. La routine de ces besognes ordinaires, l'aspect mystérieux, le partage et la transmission presque exclusivement féminines forment la scansion des résurgences à l'origine du trousseau que constitue ce projet : écrire.

Lorsque dérive mon imaginaire, je retrouve instantanément les sensations de la torsion à l'envers du linge de maison, le défroissage des plis de chemises, les raccommodages des dessous. Quelque chose se déploie alors comme une étoffe.

Réminiscences brèves mais éclatantes, la soie brute qui surgit par poussées discontinues contraint le créateur à inventorier minutieusement, puis à assembler provisoirement. Vient ensuite le temps de plier-lier, toujours par tentatives successives, les pans des pièces d'un linge intime et élémentaire. Soit.

\*

Pour faciliter l'activité de rénovation de tapisseries anciennes, les parents de Louise Bourgeois habitaient une grande maison près d'une rivière pour y rincer les tentures. Sa mère lui confiait la torsion des étoffes après coloration et la réparation des pieds et des mains détériorés. Dans cette maison-atelier, à l'image de sa mère, enveloppante et protectrice comme un cocon, Louise accomplissait ces menues tâches avec la régularité d'un métronome. La figure maternelle qui dispense l'ouvrage quotidien, Louise la transposera dans une sculpture intitulée *Maman*. Imposante araignée



en bronze, au ventre rempli d'œufs nourissants, dotée de longues pattes tisserandes entre lesquelles il ferait bon se coucher, s'abandonner.

Les travaux de dames se font dans la répétition de gestes. Il en est de même pour mon écriture. Je réitère dans le texte comme on reprend un accroc. Ce qui engendre un certain effet, pour moi, d'ivresse par habitude, d'oubli, parce que j'aurais rabâché.

Mon histoire, je voudrais en avoir l'usage par l'écriture.

\*

Lors d'un séminaire sur le corpus de Marcel Proust, j'avais été frappée par un détail : tout au long d'*À la recherche du temps perdu* le mot Habitude prenait parfois une majuscule, parfois non. Intriguée, j'ai poussé mon analyse. J'ai alors compris que le clignotement de l'habitude lui donnait une fonction narrative dans le texte, tout comme la Vérité ou la Connaissance. L'Habitude, divise le temps et donne un semblant de cohésion à votre vie. Elle crée l'illusion que tout est connu mais surtout empêche le travail de mémoire de se faire, empêche l'oubli. Cet oubli nécessaire au phénomène de la résurgence. Pour qui écrit par fragments, comme moi, cette découverte est fondamentale : la résurgence ou plutôt, la réminiscence, c'est le souvenir, c'est le plein, c'est le pan de tissu, c'est la matière – souvent traumatique dans mon cas. Le souvenir est le fragment. Quant à l'Oubli<sup>3</sup>, c'est l'absence, le trou, l'espace entre les fragments, la suture entre deux cicatrices. L'absence, qui est en toute chose, est pour moi un dispositif d'écriture qui se manifeste, dans la rupture entre les bouts.

---

<sup>3</sup> C'est moi qui, ici, et non Proust, mets la majuscule.

\*

Je sais d'expérience qu'en hôpital psychiatrique, une forte médication vous retire de tout. Vous êtes absent. Et lorsque vous revenez à vous-même, il y a des trous. Des manques qui peuvent demeurer à tout jamais. Je suis pleine de trous. Sans eux, je ne fonctionnerais probablement pas. Ces absences à soi-même sont protectrices. Dans les hôpitaux tout est minutieusement ritualisé. L'habitude y est un puissant analgésique. Si l'on se rendait compte avec acuité où l'on est quand on est enfermé dans une chambre d'hôpital on ne pourrait le supporter.

\*

L'Habitude, cette endormeuse qui chloroforme les sensations, isole de la douleur. Elle tisse un savant réseau qui embobine les plaies, cataplasme la douleur, suture les blessures, enveloppe le malheur d'un bandage anesthésiant. Réécrire le même morceau, toutes les autres fois après la première, et l'accroc dans le vêtement apparaît. Ce sont les pans invisibles de soi que la première écriture ne peut jamais donner.

La posture créatrice de Louise Bourgeois se jouait de l'habitude en réitérant la même proposition sous des formes et dans des matières toujours différentes. Lorsque j'écris à partir de mon histoire, je la réitère, je la reprends comme on coud, comme on fait une reprise, comme on répare. Peut-être qu'à force de repasser je m'habitue, peut-être que j'oublie.

\*

Ce qui est difficile lorsque l'on crée, c'est de donner le change au Temps, de rompre avec l'habitude. Je dis *rompre* comme je dirais délacer, dégrafer, déboutonner délier, dénouer, déplier, déshabiller, dessangler, rompre, séparer, éventrer. Comme je dirais découdre.

## DÉCOUDRE

Il m'arrive d'envisager la suite des fragments d'un récit comme les entrées d'une liste. Autrement dit, j'écris par bouts comme on dresse une liste des choses, dans mon cas une *liste des choses qui éventrent*. La première échancrure aux tripes remonte très loin : j'avais 4 ou 5 ans. Je devais courir avec ma grand-mère pour rattraper papa qui voulait se pendre. Six ans à se cacher des Allemands et de la milice française l'avaient beaucoup meurtri, et à ce moment-là, aucun soutien : Les trouillards n'ont qu'à crever! Nous courions donc à la cave ou au jardin afin d'enlever la corde que papa voulait se mettre au cou. Ensuite, tout est rentré dans l'ordre.

\*

L'établi de mon atelier est large et solidement campé sur ses pattes en bois. Sa hauteur permet d'écrire debout à la manière des tailleurs. Vulnérable, dans un état proche de la détresse, je m'y présente pour tailler en morceaux *ce* qui menace de me mettre en charpie.

\*

On dira ce qu'on voudra, personne ne sait vraiment qui je suis. Et je suis la seule à savoir ce que je veux dire.

Si je suis habile à faire surgir des brins animés de quelque chose devant moi pour les nouer ensemble, il me faut cependant les remettre en question, les disputer, puis

surtout rendre des comptes, m'en expliquer. C'est la découpe, moment de tensions et de conflits intérieurs. Altercations, querelles, disputes toutes domestiques, privées, intimes. Ma vie, toute une vie de démêlés.

Mais comment régler ses comptes lorsqu'il y a tant de trous? J'ai trouvé quelque chose de bancal, mais qui résiste malgré tout : l'absence est une alvéole devant laquelle je mets mes mains en porte-voix pour y lancer une adresse perdue d'avance. Je parle à travers les trouées et ce n'est pas le néant. Quelque chose revient.

Malgré tout.

Une créature pleine de mots regagne les lieux d'une mémoire rapiécée. Elle s'avance sur la toile du récit et exige que la scène soit rejouée.

\*

Ce qui me vient à l'esprit maintenant, c'est le mot « manque » avec ses corolaires : « manqué » comme dans « garçon manqué » dont me gratifiait ma mère, et « manquements » comme tous ceux que je commettais dès mon plus jeune âge et qui me valaient des volées de bois vert. On invente, on brode, pour combler le manque, répondre à la violence. Le manque qui est de l'ignorance ou encore de l'absence. Former un récit en fragments, c'est faire clignoter la présence qui surgit avec la matière — ce bout de quelque chose, en alternance avec le trou — l'oblitération qui révèle l'absence, le manque. Mes parents m'ont manqué, la mémoire m'a manqué, et elle me manque encore par endroits. J'écris sous la pulsion du manque pour y répondre tout en voulant le révéler. C'est la béance, l'échancrure, le blanc entre les morceaux qui compose le tout.

\*

Tous les enfants jouent. Ils transposent le réel pour mieux se l'approprier, pour mieux le comprendre, le maîtriser. Je ne sais pas vraiment à quel moment je me suis arrêtée de jouer. Peut-être jamais. Quand on joue, le réel est défait. C'est-à-dire qu'il est désordonné et donc faussé. Lorsque je crée, je joue. Je démantibule toutes les parties, une à une. Peu à peu, j'en suis venue à comprendre que la forme démantibulée renfermait une peur abyssale, la peur d'être lue, d'être vue comme je suis, mal emmanchée.

Il m'est impossible de raconter ma vie de bout en bout, d'un trait, d'un seul. À un moment donné, je vais digresser. Sans compter les problèmes de l'exactitude. C'est perdu d'avance. Mon être n'est pas linéaire. Je suis trouée.

\*

Le jeu du faire et défaire le récit, ce sont les mutations à outrances, les variations d'un même récit, à la manière de Varlam Chalamov dans les *Récits de la Kolyma*. Pour confronter la douleur, espérer en finir, Chalamov découd le réel de ces années de goulag en faisant varier la même anecdote plusieurs fois sans qu'on y prenne garde. Quand une chose est insupportable, on en vient inévitablement aux mains, les miennes couturières, on s'explique, on déplie, même imparfaitement. On sait que rien n'est fermé. Tous les sous-entendus sont là, l'écriture est peut-être même une écriture à clé, des éléments sont en suspens, en attente d'être réglés. Je m'explique : la forme presque dite de mon écriture, c'est parce qu'enfin de compte, on ne sait pas très bien si je me dévoile ou si je m'habille. Parce que la forme de mon écriture est dans ce double rapport d'être une mise à nu et une protection.

En état de manque on cherche par tous les moyens à le combler. Il y a des absences qui vous perforent. Si, pour vivoter, l'on peut tuer le temps, on peut, par volonté de survivre, vouloir sauver ce qui est absent du néant. S'adresser aux absents au moyen d'un journal intime ou de lettres qui, on le sait bien, resteront mortes, est une tricherie, un simulacre vain mais nécessaire. Lorsque je m'adresse à mon papa décédé, je *joue* avec le possible. Je tente de réactualiser le passé, je veux l'étoffer, même au risque d'un tissu de mensonges. Alors, oui, c'est une transgression à l'égard du réel habituel, c'est-à-dire ce temps de l'efficacité et de la routine dans lequel le créateur se perd. Avec le récit fragmenté de mon histoire, je peux confronter le réel, l'affronter enfin. Quelque chose se détache de moi et c'est l'adresse. J'écris les mains tendues. En racontant le quotidien, la lettre fait tableau, c'est-à-dire qu'elle fait scène avec personnages et costumes. Lorsque je m'adresse, je me situe entre deux mondes : entre le temps présent reformulé, et le temps d'après vers lequel je tends. Rien n'existe vraiment, pas même le destinataire. Tissu de mensonges! Le présent n'existe pas.

Mais que vaut la mauvaise foi lorsqu'il s'agit de soi? Se trahit-on vraiment quand le pacte est avec soi et avec les absents?

## RECOUDRE

C'est au prix d'un nombre incalculable de variations d'un même bout de récit que j'arrive à saisir ce que je veux dire, à comprendre ce que je veux faire exactement en créant à partir d'événements de ma vie. La variation est peut-être un refuge, une façon de tergiverser. Pourtant, immanquablement, quelque chose se retourne qui semble révéler, dévoiler une vérité cachée, un envers jamais encore montré, quelque chose d'étrange. C'est en tournant, retournant le vêtement que quelque chose d'autre apparaît, une altérité de soi qui serait acceptable pour être lue par d'autres que moi.

\*

J'avais écrit une nouvelle pour un collectif, *Maison de vieux*. Il y avait beaucoup de contraintes. Elles ont fonctionné comme des grâces pour moi. Pourtant, à cause des thèmes de l'enfermement, de la médication, de la contention, je peinais à trouver le fil. Après coup, la possibilité qu'il y ait eu un envers à mon récit m'a inquiétée. Ce récit m'obsédait comme s'il n'avait pas dit tout ce qu'il devait dire. À l'occasion d'un atelier de création j'ai été tentée de le reprendre, de le *retourner*, comme on retourne un gant, sur une réalité inédite. Je l'ai transposé du monde des vieux à celui de l'enfance, moment chargé de traumatismes irrésolus. J'ai donc présenté ce nouveau texte lors d'un atelier du séminaire. Je l'avais intitulé *HLHL* pour Hôpital Louis-Hypolite Lafontaine, pour Aile d'hôpital, pour Louis comme Louise, pour « Elle hache, elle hache », par un jeu de retournement phonétique. J'ai repris ce texte comme on reprend un vêtement pour lui



donner un autre souffle. Comme Chalamov, j'ai appliqué des transformations au récit de telle sorte qu'il habille, après coup, la même réalité sans pour autant qu'il s'agisse de la même saison. Je crois qu'il est possible de recycler un récit comme on récupère un vêtement. Écrire comme on transforme un vêtement est une interprétation, un jeu.

Le jeu est une *recréation*. J'écris pour jouer avec des bouts de tissu comme je le faisais enfant dans l'atelier de ma grand-mère, pour recréer un univers bienveillant et joyeux.

\*

Écrire est une représentation d'un réel imaginaire, un jeu d'enfant, un jeu d'acteurs. Puisque j'écris à partir des morceaux de ma vie, mon récit contient une part d'incertitude inhérente aux créations parcellaires : en différents assemblages, on essaie, on fait « comme si », on joue à... Il a fallu défaire, découdre. Il faut maintenant refaire, rejouer, réparer, c'est-à-dire recoudre.

C'est à la fois impensable et tout à fait banal.

\*

Touchée, entaillée au cours de la lutte avec soi, tu finis ramassée, en petite boule, puis tu *te reprends*, tu écris.

La réparation obsède Louise Bourgeois depuis le jour où, enfant, elle a eu pour tâche de ravauder les pieds et les mains manquants au bas des tapisseries. Elle est marquée par ce moment d'intensité et de concentration où le silence se conjugue avec les

va et vient du rapiéçage. Elle crée dans un temps qui est celui d'un présent réapparu : celui de l'enfance heurtée, chiffonnée, trouée dont il faut *maintenant* rapiéçer les accrocs.

Je réalise aujourd'hui, et par un mécanisme d'auto-défense, qu'arrivée au bout de l'ouvrage, la matière en tant que bloc uniforme et linéaire me pose encore problème. Les traumatismes de l'enfance nous marquent et on réalise soudainement que les échancrures se déplacent, que les béances se plissent. Il y a des tissus qui ne se régénèrent pas.

Par l'écriture, j'ai laissé surgir un à un les brins de l'écheveau de mon histoire. À l'aveuglette, j'ai saisi chaque brin unique et singulier pour en dérouler le feston. J'ai cru d'abord que le premier fil serait continu et dense. J'ai compris en le voyant qu'il renfermait une chose brève à exprimer. À force de laisser émerger les nombreux bouts de ma vie, j'en suis venue à avoir devant moi un assortiment de coupons à assembler. Ce premier assortiment était composé d'archives, traces actuelles de mon passé, autrement dit des soies brutes. L'ensemble était constitué d'un poème, une date, une photographie d'école et l'acte de ma naissance. De ces archives, s'est tissé un réseau de sens et de sensations. Soudainement, ce que j'avais devant moi prenait un caractère étrange, étranger. Dans cette démarche, un réassemblage s'est opéré, faisant surgir l'altérité d'un récit pourtant à soi.

\*

Je l'ai déjà dit, ma famille appartient à la classe des petites-gens, les gens qui réparent, ravaudent, raccommodent, arrangent les objets abimés. Ma mère travaillait pour une entreprise qui interdisait le port du pantalon aux femmes. Les femmes, hiver comme été, devaient porter des bas-collants. Il n'était pas rare qu'une maille lâche dans la

journée. Le collant filait, il fallait le repriser. Il en allait ainsi de toutes les choses de la vie quotidienne. Les femmes de mon enfance étaient éduquées pour ces menus travaux de l'entretien et la réparation des choses ordinaires.

Pour réparer, chaque ménagère possède ses recettes bien à elle, les transmettant aux autres femmes de son clan. Comme toute méthode reposant sur une mémoire technique, elle suppose des essais (et des erreurs) qui se déploient indéfiniment par la répétition du geste.

À la manière de Louise Bourgeois qui jouait avec les matières et les manières de créer, ma méthode créatrice est d'avoir recours à l'intergénéricité. Ce qui m'intéresse, c'est de jouer avec les matériaux, des plus rugueux aux plus souples, dans une déclinaison de motifs personnels et de couleurs singulières dont l'assemblage renouvelé, répété, ouvre sur une fiction de soi inédite. Dialogue, journal, lettre, prose poétique, photo, document, récit, fragment : pour moi, tout fait matière; tout est fil.

L'assemblage (puis le montage, l'ajustage et la disposition) des pans de ma vie est venu comme un pansement protecteur. Sans cette manière particulière de confectionner, j'avais l'impression de former un récit écorché. Je croyais à un procédé classique d'écriture, à une *façon* de raconter, alors qu'il y avait quelque chose de consolant qui me venait du raccord des morceaux de ma vie. Chaque pan possède sa voix, son propre rythme, son code singulier qu'il me fallait rapiécer et assembler pour former un nouvel habit, inédit et original.

L'écriture que je pratique s'apparente à de la « restauration biographique ». Ce procédé de reconstitution dévoile sous mes mains un ornement, m'entraînant dans la possibilité d'en faire un motif, c'est-à-dire quelque chose de valable à présenter.

\*

Toute jeune, il m'arrivait souvent de déchirer mes vêtements. Je revenais du terrain de jeu en larmes, sachant mes parents contrariés s'ils devaient me racheter une pièce vestimentaire. Ma grand-mère avait le tour : elle dénichait des tissus à motifs dont elle extrayait des fleurs ou des papillons. Elle les appliquait sur les déchirures. Orné de ses magnifiques balafres, j'avais alors le pantalon de personne.

Mais il existe un vêtement qu'il est impossible de déchirer : la camisole de force. Ses manches sont fermées, de sorte que les mains restent à l'intérieur, rendant toute agitation impossible. Le bâillon, quant à lui, empêche le cri, la parole. Dans la fonce et le chiffonné de ces pièces vestimentaires se trouve la salive et l'empreinte dentaire d'une parole retenue qui parfois encore trop foisonne. Il a fallu dompter les résurgences, calmer les débordements, lentement, doucement, laisser la fureur s'atténuer.

## LA COSTUMIÈRE

Je regarde le mouchoir que j'ai pris chez ma mère lors d'une dernière visite. Quoi de plus banal qu'un mouchoir : un rectangle de coton ourlé à grands points chiffré MM. Je ne sais plus pourquoi je possède ce carré. Ce morceau est commun, sans valeur esthétique particulière. Et soudain, le fil : la fonction de cette pièce de linge est qu'elle sert à calmer les chagrins et que ma mère en a forcément eu de nombreux. Je remarque des taches ici et là, l'ourlet flanche. J'entends ma mère renifler, la cousine qui glousse parce que MM lui fait penser à Marie-Moi, comme une supplique pour jeune fille en mal d'époux. Je vois ma grand-mère qui se pique avec une aiguille et mon grand-père qui vole à son secours. Ce qui émerge alors n'est pas mon histoire, mais *une* histoire.

Le mouchoir a trouvé sa place dans le trousseau d'une enfant vêtue de papier.

Ma mère, à son grand regret et pour une raison inconnue, ne pouvait avoir de garçon. Ainsi, j'aurais dû m'appeler Jean-Louis. Ma venue n'était pas prévue. Le 29 décembre 1961, je n'étais pas prête à être la fille de ma mère.

Ce qui m'a rendu vraiment folle, c'est d'avoir caché ma condition de fille déchue. J'avais honte. « Comment as-tu fais? Moi, je n'aurais jamais été capable de supporter ça. » Combien de fois les ai-je entendue, ces horribles phrases. J'ai relativement été ménagée physiquement, ce que j'ai vécu est subtil et silencieux. Néanmoins, j'ai été massacrée. Mon enfance écourtée, mon internement, la contention physique et chimique, la vie enfermée, rythmée par l'insupportable routine carcérale, les trous immenses de ma

mémoire, ma scolarité bousillée, mes prédispositions broyées. Sans archives, sans le temps pour déployer lentement le tissu de mon histoire, je n'aurais jamais pu tirer ce petit bout de roqaton de fil réflexif pour le mener jusqu'au bout du bout. Je n'aurais pas pu reprendre ma vie en mains, sauter par-dessus ma scolarité inachevée et me présenter à l'entrée d'une maîtrise. Je n'aurais pas pu, non plus, retourner voir ma mère pour faire la paix, enfin. C'est ce que j'ai fait, finalement, j'ai dévoré cette mère de souffrance : à travers l'œuvre, je l'ai absorbée.

On a tous des vulnérabilités, des fragilités. Mon travail prend appui sur elles. Ainsi, la lésion fait partie de mes ressources, elle est dans mon travail... À chaque fois que je me mets au travail, ce que je confectionne est fragile, ne tient qu'à peu de fils, avec des trous comme des précipices entre les fragments, la peur que ça ne tienne pas, une peur coriace, une inquiétude que l'on voit *ça*, le précaire et le vulnérable.

Tisser sa toile, réinventer sa vie en la brodant, est un moyen de survie. Comme tendre des pièges à la douleur.

\*

Ce qui me donne une force phénoménale pour écrire, c'est de me voir en araignée-déesse. La plupart des Grandes Déesses tiennent dans leur main un fuseau ou une quenouille. Ce sont elles qui gouvernent les naissances, veillent à l'ordonnement des jours et des activités. Elles président les destinées. Et c'est la mienne qui m'inspire.

Du suc traumatique jusqu'à l'établi de confection, je taille, retaille, tisse, brode l'habit-cocon dans lequel paraître sur la scène pour s'y dévêtir peut-être. Cet habit n'est

pas ordinaire. Il a une fonction merveilleuse : celle de la représentation. J'ai fait de moi ma propre Pénélope. Fidèle à l'enfant que j'étais, je tisse et détisse mes détresses. Je m'attends au détour de la toile, patiemment. Je suis l'araignée-déesse qui s'avance finalement avec des mines de parade. Je tiens entre mes mains une étonnante parure. Ce n'est pas un habit, c'est un costume en papier, une toile faite de mots qui voile et dévoile à la fois.

## BIBLIOGRAPHIE

**1. Ouvrages de référence****1.1 Sur l'écriture**

ANZIEU, Didier, *Le corps de l'œuvre : Essais psychanalytiques sur le travail créateur*.

Coll. « Connaissance de l'inconscient ». Paris, Gallimard, 1981, 377 p.

DURAS, Marguerite. *Écrire*. Paris, Gallimard, 1993, 146 p.

DILLARD, Annie, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, Coll.

« 10/18 », 1996, 144 p.

ERNAUX, Annie, *L'écriture comme un couteau entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*,

Paris, Stock, 2003, 155 p.

FOREST, Philippe, *Le roman, le réel : Un roman est-il encore possible?*, Paris, Pleins

Feux, 1999, 86 p.

LAPIERRE, René, *L'atelier vide*, Montréal, Éditions Les Herbes rouges, 2003, 150 p.

Magny, Claude-Edmonde, *Lettre sur le pouvoir d'écrire*. Coll. « Micro-Climats ».

Castelneau-le-Lez, Climats, 1993, 63 p.

**1.2 Sur la mémoire et la douleur**

DERRIDA, Jacques, *Le siècle et le pardon*, in *Le Monde des Débats*, décembre 1999,

Propos recueillis par Michel Wieviorka

———, *Pardonner : l'impardonnable et l'imprescriptible*, Paris, Éd. Herne,

collection Carnets de l'Herne, 2005, 92 p.

JANKELEVITCH, Vladimir, *L'imprescriptible*, Paris, Édition du Seuil, collection Points

essais, 1996, 104 p.

MORIN, Edgard, *Pardonner c'est résister à la cruauté du monde*, in *Le Monde des*

*Débats*, Février 2000, Propos recueillis par Sophie Gherardi et Michel Wieviorka

p. 22-24.



### 1.3 Sur l'adresse

BARTHES, Roland, "La lettre d'amour", *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. "Tel quel", 1977, p. 187-189.

DE SERMET, Joëlle, *L'adresse lyrique*, in *Figures du sujet lyrique*, collectif sous la direction de Dominique Rabaté, PUF, collection Perspectives littéraires, 2<sup>e</sup> édition, 2<sup>e</sup> tirage, Paris, octobre 2005, 162 p.

KAUFMANN, Vincent, *L'équivoque épistolaire*. Paris, Éd. De Minuit, 1990, 208 p.  
 ———, *Le Livre et ses adresses : Mallarmé, Ponge, Valéry, Blanchot*. Paris, Méridiens- Klincksieck, 1986, 224 p.

MAGNAN, André, *Expériences limites de l'épistolaire: lettres d'exil, d'enfermement, de folie*, Actes du colloque de l'association interdisciplinaire de recherches sur l'épistolaire (Caen, 16-18 juin 1991), Paris, Honoré Champion, 1993.

### 1.4 Sur la création et la douleur

BACON, Francis, *Entretiens avec Michel Archimbaud*, Paris, Gallimard, 1996, 156 p.

BECKETT, Samuel, *Le monde et le pantalon* suivi de *Peintres de l'empêchement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1989, édition revue et augmentée, 1991, 64 p.

BOUCHARD, Michel Marc, Reliquaire de l'enfance. Espace et sublimation dans *L'histoire de l'oie*, P. 83, in *Voix et images*, volume XXXIII, numéro 1 (97), automne 2007, 192 p.

BRENOT, Philippe, *Le génie et la folie en peinture, musique, littérature*, Nouvelle édition augmentée, Paris, Éditions Odile Jacob, 2007, 246 p.

CHAMBERLAND, Paul, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*. Montréal, VLB éditeur et Paul Chamberland, Coll. Le Soi et l'Autre, 2004, 283 p.

DELVAUX, Martine, *Femmes psychiatisées femmes rebelle, de l'étude de cas à la narration autobiographique*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, coll. Empêcheurs de penser en rond, août 1998, 281 p.

DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, (Points Essais ; 100) avril 1979, 436 p.

GERVAIS, Bertrand, *La ligne brisée : Labyrinthe, oubli & violence*, Logique de l'imaginaire, Tome II, Éditions Le Quartanier, collection Erres essais, Montréal, 2008, 207 p.

JACQUARD, Albert, *Éloge de la différence La génétique et les hommes*, Paris, Éditions du Seuil, octobre 1981, 224 p.

JULIET, Charles, *Rencontres avec Bram Van Velde*, Paris, P.O.L, 1998, 96 p.

—————, *Rencontres avec Samuel Beckett*, Paris, P.O.L, 1999, 80 p.

SCHIELE, Egon, *En prison*, Lyon, Éditions La fosse aux ours, 2000, 61 p.

#### 1.4 Sur l'identité

AMANIEUX, Laureline, *Le récit siamois, Identité et personnage dans l'œuvre d'Amélie Nothomb*, Paris, Albin Michel, 2009, 447 p.

AMOSSY Ruth, *La présentation de soi, Éthos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010, 235 p.

BRODA, Martine, *L'amour du nom*, Paris, Éditions José Corti, 1997, 262 p.

DE GAULEJAC, Vincent, *Qui est « Je »*, Paris, Éditions du Seuil, mars 2009, 219 p.

KAUFMANN, Jean-Claude, *L'invention de soi, Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004, 351 p.

—————, *Quand Je est un autre*, Paris, Éditions Armand Colin, 2008, 251 p.

LEVINAS, Émmanuel, *Le temps et l'autre*, Paris, PUF, 1983, 92 p.

OUELLET, Pierre, *L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (Intercultures), 2003, 448 p.

OUELLET Pierre, HAREL Simon, LUPIEN Jocelyne et NOUSS Alexis (dir.), *Identités narratives. Mémoire et perception*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (Intercultures), 2002, 323 p.

RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, 424 p.

### 1.5 Sur l'(auto)fiction

- COLONNA, Vincent. *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Éditions Tristram, 2004, 251 p.
- DELAUME, Chloé, *La règle du je*, Paris, PUF, 2010, 95 p.
- DONNER, Christophe, *Contre l'imagination*, Paris, Fayard, 1998, 120 p.
- GIACOMETTI, Alberto, *Je ne sais ce que je vois qu'en travaillant*, L'Échoppe, Paris, janvier 1993, 22 p.
- JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2<sup>e</sup> éd (Boréal compact ; 130), 2005, 147 p.
- JEANDILLOU, Jean-François, *Esthétique de la mystification, tactique et stratégie littéraire*, Paris, Les éditions de Minuit, 1994, 239 p.
- LAFERRIÈRE, Dany, *J'écris comme je vis*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, 247 p.
- KATTAN, Naïm, *Écrire le réel*, Montréal, Hurtubise, coll. Constantes, 2008, 156 p.
- OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ, coll. Documents, 2007, 152 p.
- PETIT, Marc, *Éloge de la fiction*, Paris, Éditions Librairie Arthème Fayard, 1999, 140 p.
- PINGAUD, Bernard, *La bonne aventure, Essai sur la « vraie vie », le romanesque et le romain*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, 166 p.
- ROSSET, Clément, *Le réel et son double*, Paris, Éditions Gallimard, nouvelle édition revue et augmentée, 1984, 130 p.
- WARREN, Louise, *Interroger l'intensité*, Montréal, Typo, 2009, 187 p.
- , *Objets du monde, Archives du vivant*, Montréal, VLB, 2005, 125 p.
- WOOLF, Virginia, *L'écrivain et la vie*, Éditions Payot & Rivages, collection Rivages poche, Paris, 2008, 165 p.

### 1.6. Sur le journal

- LEBLANC, Julie, *Genèses de soi, L'écriture du sujet féminin dans quelques journaux d'écrivaines*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2008, 238 p.

- LEJEUNE, BOGAERT, Catherine, *Le Journal intime : histoire et anthologie*, Paris, éditions Textuel, 2006, 505 p.
- LEJEUNE Philippe, BOGAERT, Catherine, *Un journal à soi*, Paris, éditions Textuel, 2003, 216 p.
- OUELLETTE, Fernand, *Journal dénoué*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. Typo Essai, 1988, 263 p.
- ROY, Bruno, *Journal dérivé, II. L'écriture 1972-2000*, Montréal, XYZ, coll. Documents, 2005, 213 p.

### 1.7 Sur l'intime

- DELVAUX, Martine, *Histoires de fantômes, Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Espace littéraire, 2005, 226 p.
- HUSTON, Nancy, *Nord perdu* suivi de *Douze France*, Paris, Lemeac/Actes sud, 2004, 134 p.
- MORIN, Edgard, *Mes démons*, Paris, Éditions Stock, Coll. Un ordre d'idées, 1994, 2008, 331 p.
- ROY, Bruno, *Consigner ma naissance*, Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, coll. écrire, 2003, 177 p.

## 2. Œuvres littéraires

- ANGOT, Christine, *L'usage de la vie*, Paris, Mille et une nuits, 1999, 62 p.
- , *Sujet Angot*, Paris, Fayard, coll. Pocket, 1998, 122 p.
- AUSTER, Paul, *La nuit de l'oracle*, Paris, Actes sud, 2004, 240 p.
- CHALAMOV Varlam, *Récits de la Kolyma*, Paris, Verdier, 2003, 1760 p.
- ERNAUX, Annie, *Journal du dehors*, Paris, Éditions Gallimard, coll. folio, 1993, 107 p.

- GOMEZ DE LA SERNA, Ramon, *Lettres aux hirondelles et à moi-même*, Marseille, André Dimanche Éditeur, 2006, 191 p.
- MELKI, Paul, *Journal de bord d'un détraqué moteur*, Paris, Calman-Lévy, 2004, 155 p.
- PEREC, Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1975, 225 p.
- PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, Quarto, 1999, 2408 p.
- VALÈRE, Valérie, *Le pavillon des enfants fous*, Paris, Éditions Stock, 1978, 223 p.

### 3. Arts visuels

- BOURGEOIS, Louise, *I Do, I Undo, I Redo* [Installation], The Unilever Series at Tate Modern, Londres, 12 mai – 26 novembre 2000
- , *Maman* [Installation], Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1999  
fonte de 2003
- , *Destruction of the father Reconstruction of the father, Writings and Interviews 1923-1997*, Cambridge, Massachusetts, The MIT Press, In association with Violette Edition, London, 1998, 384 p.
- COLLECTIF, *Louise Bourgeois au Centre Pompidou*, Paris, Beaux Arts Magazine, 2008, 67 p.
- CRONE, Rainer, SCHAESBERG, Petrus Graf, *LOUISE BOURGEOIS The Secret of the Cells*, New-York, Prestel-Verlag Publishing, 2008, 167 p.
- GOODWIN, Betty, *Nageurs N° 3*, dessin sur velin, 1983.

### 4. Cinéma

- MARSH, James, *Man On Wire/L'homme sur le fil*, Toronto, Mongrel Media, 2008, 94 min.